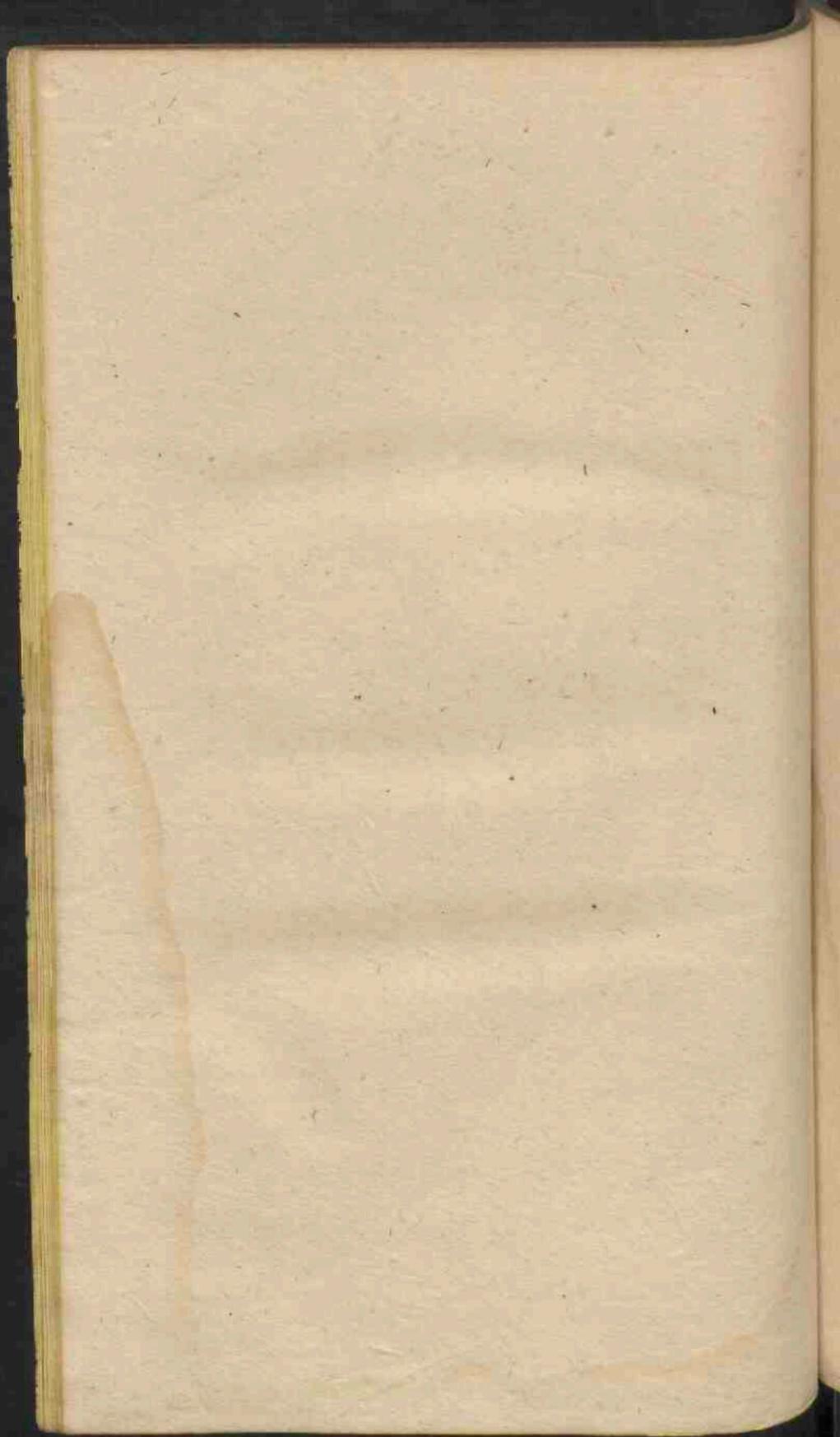




Histoire de Richard sans Peur, duc de Normandie, fils de Robert le Diable : pour servir de suite à celle de son père.

<https://hdl.handle.net/1874/363363>

HISTOIRE
DE
RICHARD SANS PEUR,
DUC DE NORMANDIE.



HISTOIRE
DE
RICHARD SANS PEUR,
DUC DE NORMANDIE,
FILS DE ROBERT LE DIABLE.

Pour servir de suite à celle de son Père.

SECONDE PARTIE.



A LIÈGE,

Chez F. J. DESOER, Imprimeur-Libraire,
 sur le Pont-d'Isle.

M. D C C. L X X V I I.

HISTOIRE

RICHARD CAMPBELL

ONE OF HIS COMMANDERS

IN THE DRAGON REGIMENT

FOR THE YEAR 1758



NEW YORK

Printed and Sold by J. B. BARNES, at the Sign of the Anchor, in the City of New York.

M. D. C. C. L. X. V. I. I.



HISTOIRE
DE
RICHARD SANS PEUR,
DUC DE NORMANDIE,
FILS DE ROBERT LE DIABLE.

Pour servir de suite à celle de son Père.

CHAPITRE PREMIER.

Vastes projets de vengeance de la Fée Minucieuse. Premiers combats de Richard. Enfant trouvé.

L'IMPLACABLE ennemie de la famille d'Hubert avoit fait sa propre affaire de l'ancienne querelle de Mélisandre sa nièce; &, quoiqu'elles fussent brouillées, depuis long-temps, elle ne cessoit de chercher le moyen de se venger: Il falloit une victime à son ressentiment. Elle exerça sa fureur contre le Gé-

nie mal-adroit, qui n'avoit pas su profiter de l'évanouissement de Mathilde, & qui se laissa si sottement surprendre par Robert. Elle le livra à ses deux singes noirs, qui, pendant un mois, lui châtouillèrent la plante des pieds; elle le bannit de sa présence, jusqu'à ce qu'il eût rassemblé toutes les particules du talisman que le Chimiste de Robert avoit décomposé, & presque réduit en fumée. Tous les Génies qu'elle avoit à ses ordres, étoient occupés à servir ses haines particulières: Elle ne concevoit pas pourquoi les autres Fées, qui faisoient sa situation, n'étoient pas encore venues lui offrir leur secours; elle s'en plaignit hautement, personne ne fit attention à ses plaintes. Elle n'auroit point hésité à rompre avec toutes les Fées, mais le désir de le venger l'emporta sur tout le reste. Elle apprit, par ses correspondans, qu'entre Bayonne & Bordeaux, régnoit un Génie actif, subtil & méchant, adroit à prendre les formes les plus séduisantes, possédant, surtout, l'art de se vanter de conquêtes qu'il ne fit jamais, d'autant plus aimé des Fées, qu'il les avoit, presque toutes, trompées, se mêlant de toutes les aventures, pour avoir le plaisir de les faire échouer. La Fée Minucieuse résolut de l'avoir, à quelque prix que ce fût; elle lui écrivit: Mais Brudner, depuis long-temps dégoûté des Fées, ne daigna pas lui répondre; elle eut recours au seul moyen qu'on puisse employer efficacement avec les fourbes; elle lui tendit un piège, dans lequel il ne pouvoit manquer de tomber.

Brudner aimoit les mortelles; il recherchoit celles du premier rang, pour le plaisir de publier leurs aventures, & de découvrir leurs perfidies; mais il choisissoit, parmi les autres, les objets de ses amours. Minucieuse prit la forme d'une jeune Bergère; à force d'art & de prestige, son teint acquit la fraîcheur de l'Aurore, sa taille s'élança, sa peau devint d'une blancheur éblouissante, & ses cheveux d'un noir éclatant; elle prit un air simple & modeste, &, dans un quart-d'heure, elle se trouva dans une des avenues du beau château de Brudner. Il méditoit, en se promenant, une tracasserie, qui devoit brouiller six familles à la fois: Il aperçoit Minucieuse; jamais beauté ne lui parut plus ravissante: Il s'approche d'un air tendre & soumis; il lui demande, avec intérêt, qui elle est, d'où elle vient: Elle affecte une pudeur, une timidité qui lui prêtent des charmes nouveaux: Il veut la conduire dans son château; elle résiste, il la presse, elle rougit en se défendant; il étoit amoureux & vain; il se retint, & ne voulut employer d'autre force, que celle de son mérite. Le Génie Gascon se piquoit d'avoir les plus belles fleurs du monde; il manquoit un bouquet à la Bergère, il lui demanda la permission d'en cueillir un lui-même, dans l'espérance qu'on lui permettroit de le placer. La Bergère accepta; mais, tandis qu'il se baïsoit pour moissonner la jacinthe & la violette, elle disparoit. Que devint Brudner, lorsqu'il ne revit plus sa proie? Il cherche autour de lui, il

l'appelle, il pousse des cris affreux, il consulte ses talismans, il n'apprend rien; il foule aux pieds le bouquet funeste, & reprenoit avec fureur le chemin du château, lorsque la Fée, sous sa véritable figure, paroît dans les airs, sur un char de mille couleurs, attelé de six sapajous aurores, auxquels elle avoit donné des ailes de chauve-souris, & qu'elle avoit dressés à voler. Arrête, lui dit-elle, c'est en vain que tu soupîres, la Bergère qui t'a enflammé est en mon pouvoir : Je suis la Fée Minucieuse, je puis la soustraire, ou la rendre à tes vœux : Tu peux l'obtenir, & je rendrai sa beauté immortelle; je ne mets qu'une condition à ce bienfait : C'est de me venger, de persécuter le fils de Robert, le célèbre Richard, qui se dit *sans peur*. Il faut que tu fasses échouer tous ses projets; tu en viendras facilement à bout, si tu peux l'effrayer : A ce prix, Clorifette est à toi. Le Génie promet, & demanda sa récompense. Il faut, d'abord, la mériter, lui dit la Fée Normande; mais, comme tu ne dois pas plus compter sur mes promesses, que moi sur ta parole, reçois ce gage; il te répondra de ma foi : Elle lui donna un ruban constellé, au moyen duquel il auroit l'ascendant sur tous les Génies de son Ordre, qui pourroient traverser ses desseins; elle y joignit le pouvoir de se rendre invisible, & de prendre toutes les formes qu'il jugeroit à propos. Elle l'assura, en même temps, que, s'il ne remplissoit point ses engagements, elle le rendroit encore plus amoureux de Clorifette, qui deviendroit la plus laide, la plus fantasque & la plus acariâ-

tre des mortelles. Le Génie frémit, mais il ne témoigna rien de sa crainte. La Fée disparut, son char s'abattit derrière un buisson; elle reprit la figure de Clorifette, se fit voir, à demi-nue, à deux cents pas de Brudner, prête à se baigner dans une fontaine. Le Génie y courut, & ne trouva que la Fée sur son char, qui lui renouvela ses promesses, & disparut.

Après la mort d'Astolphe, Robert & son épouse, n'ayant plus à craindre la malice des Génies, gouvernoient la Normandie avec une douceur qui les faisoit adorer de leurs Sujets. Ils avoient instruit leur fils Richard de tout ce qu'ils avoient eu à essayer des Génies mal-faisans. Richard, qui ne croyoit pas trop aux Génies, s'exerçoit en tout évènement, pour triompher d'eux, à se rendre le plus redoutable des Chevaliers, & le meilleur des hommes. Il couroit la campagne, habitoit les forêts, & n'avoit presque jamais de demeure fixe, afin que les malfaiteurs le crussent par-tout où ils ne le voyoient pas. Comme la Providence, il étoit présent en tous lieux, les malheureux trouvoient en lui un père : Dès qu'il en savoit un, il quittoit tout pour le secourir; &, afin que, bientôt, il n'y en eût plus, il rendit tous les Chevaliers responsables des crimes qui se commettoient sur leurs terres. Quelques-uns étoient eux-mêmes des oppresseurs; il prit la cause de leurs vassaux, fit mordre la poussière aux tyrans, & distribua leurs terres aux opprimés. Il ne voulut jamais de second dans aucune de ses entreprises les plus périlleuses; il n'avoit

des compagnons que lorsqu'il les croyoit nécessaires pour porter des secours plus prompts à ceux qui souffroient. Les pauvres l'appeloient Richard le bon ; son intrépidité lui fit donner par tous les Chevaliers le nom de *Richard sans peur*.

Lorsque Brudner arriva en Normandie, il apprit que Richard se dispoſoit à partir de Rouen, pour chasser d'une forêt voisine quelques brigands Irlandois qui s'y étoient réfugiés. Brudner gagna les devans. Vers le milieu de la nuit, le brave Richard entra dans la forêt, & alloit se cacher dans le fort le plus épais. Son chien le suivoit dans toutes ses expéditions ; il étoit né du chien qu'Astolphe avoit donné à son père, & qui fut son compagnon & son convive, dans le temps que Robert contrefaisoit le sourd & le muet. Cet animal étoit si fatigué, que son maître descendit, & le porta devant lui. Lorsqu'il fut parvenu au milieu du bois, les lutins que Brudner avoit à ses ordres, & qu'il avoit dispersés sur des arbres, se réunirent autour du Chevalier, en poussant des cris affreux ; ils voltigeoient sur la croupe de son cheval & sur ses épaules : Richard se mit à rire & saisit son épée : Il crut d'abord que c'étoit un jeu des brigands pour l'épouvanter ; il frappoit autour de lui, mais aucun coup ne portoit. Il ne recevoit aucun mal des lutins, il leur étoit défendu de lui en faire : Le Génie, qui protégeoit Richard, avoit menacé Minucieuse de lui faire tomber les dents, & de la rendre éternellement chassieuse, si elle portoit sa vengeance jusqu'à attenter à ses jours ; il ne lui

étoit permis que de l'inquiéter, & d'effayer à lui faire perdre le nom de sans peur. Les lutins redoublèrent leurs cris; Richard, tranquille & de sang-froid, commença de chanter, & de crier comme eux. Désespérés de n'avoir pu l'ébranler, ils saisirent son chien, l'enlevèrent dans les airs, & le déchirèrent. Richard fut très-sensible à sa mort, & son plus grand chagrin fut de ne pouvoir se venger.

Le Génie ne se rebuta pas, il résolut de prendre des moyens plus détournés, & que Richard ne pût pas suspecter; il renvoya les lutins, monta sur un arbre, & se changea en enfant nouveau né; il se coucha dans un nid de tourterelles, &, lorsque l'aurore parut, il se mit à pleurer. Richard, qui continuoit sa route, l'entendit; il s'arrête, &, regardant d'où pouvoient venir ces pleurs, il aperçut les deux pieds de l'enfant hors du nid. Il fut attendri de ce spectacle; il descendit, aussitôt, de cheval, & monta, de branche en branche; il ne put se refuser de baiser cette innocente & malheureuse créature, qui lui sourit. Le bon Richard s'indigna de la dureté de ceux qui avoient exposé cet enfant; il le prit, l'enveloppa dans un coin de son manteau, le porta d'une main, &, de l'autre, s'aida pour descendre comme il étoit monté; il le mit devant lui, sur le col du cheval, à la place du chien, &, au lieu de continuer sa route, il prit celle de son Capitaine de chasses, & lui recommanda d'en avoir grand soin. Jusqu'alors, le zèle de Richard ne lui avoit pas per-

mis de vérifier quel étoit le sexe de l'enfant; la femme du Capitaine, plus curieuse, découvrit que c'étoit une fille, qui promettoit d'être la plus belle du monde. Richard pria cette femme de s'en charger, & lui promit de payer largement ses peines. Heureusement, elle se préparoit à sévrer son fils; elle profita de cette circonstance pour nourrir la petite orpheline.

Richard étoit bien loin de soupçonner que cet enfant, dont le sourire l'avoit frappé, & dont l'innocence l'avoit attendri, fût un Génie ennemi & mal-faisant. Brudner, par cette ruse, avoit rempli deux objets; l'un, de donner le temps aux voleurs Irlandois, qu'il protégeoit, d'éviter Richard; & l'autre, d'entamer une aventure, dont il concevoit les plus grandes espérances.

Richard entra dans la forêt; à peine eut-il fait quelques pas, qu'il vit un grand nombre de chiens qui suivoient plusieurs Cavaliers. Il pique son cheval, & arrive jusqu'à eux, l'épée à la main; il leur ordonne d'arrêter, & leur demande pourquoi, sans sa permission, ils s'avisoient de chasser dans sa forêt: Eux, sans répondre, le regardent, se prennent à rire, & continuent leur chasse. Richard les suit de si près, & leur porte de si rudes coups, que trois Chevaliers, armés de toutes pièces, sont forcés de s'arrêter. Ils baissent leurs lances & fondent, tous les trois, contre Richard, qui ne connoissoit d'autre arme que son épée. Plus indigné de leur lâcheté que de leur chasse, il

les attend, détourne son cheval, évite leur fer, &, en passant au milieu d'eux, il en atteint un & le renverse sur la selle; les deux autres prennent du terrain, &, gardant toujours un silence obstiné, ils reviennent contre le Chevalier sans peur, qui, plus heureux encore cette fois que la première, jette, d'un coup de revers, un des Chevaliers par terre. Il pouvoit le percer de son épée, sa générosité ne lui permet pas de frapper un homme désarmé; il le laissa remonter à cheval; mais lorsqu'il y fut, les trois Chevaliers se regardèrent & prirent honteusement la fuite. Richard courut après eux; il les poursuivoit si vivement, & étoit sur le point de les joindre, lorsqu'il vit à travers les arbres une troupe de gens qui dansoient, trois à trois, tous nus, quoique de différens sexes. Richard, surpris de ce spectacle, abandonna les fuyards, & s'approcha des danseurs. Ils le regardent, & suspendent leur danse pour le saluer; les femmes n'eurent aucune honte de leur nudité; &, ce qui le surprit le plus, c'est qu'elle n'excita, en lui, ni plaisir, ni peine; alors, il se rappela ce qu'on lui avoit souvent raconté dans le pays, de la famille d'Hellequin.



 CHAPITRE II.

Histoire d'Hellequin & de sa famille. Prodiges, où se confond l'esprit de Richard.

HELLEQUIN vivoit du temps de Charles Martel; il fut un des Chevaliers dont la valeur illustra le plus la Normandie : Il étoit riche, & avoit une famille très-nombreuse. Il avoit rendu de très-grands services à Charles, qui le regardoit comme le boulevard le plus inexpugnable de ses Etats. Dans le temps que Charles étoit occupé à conquérir l'Allemagne, les Sarrasins pénétrèrent en France. Charles envoya un Courrier à Hellequin, & le chargea de lever des troupes. Les Sarrasins avoient pillé les Provinces de l'intérieur de la France : L'argent manquoit; le généreux Hellequin vendit ses terres, & s'acquitta de sa commission avec un zèle qui fut célébré par tous les Poètes du temps. Charles prit le commandement de l'armée; il donna celui d'une division au brave Hellequin. Il lui restoit encore un château, qu'habitoit sa famille. Les Sarrasins furent repoussés jusqu'aux frontières : On prit des quartiers d'hiver, Charles revint dans la capitale; Hellequin eut l'honneur de commander en son absence. Dans le fond, il étoit mieux aimé revenir au sein de sa famille,

mais il n'eût pas été honnête de refuser le commandement d'une armée; il lui en coûta son château; il espéroit s'indemniser sur le butin qu'on feroit à la première bataille. On entre en campagne; Hellequin est chargé de conduire un détachement contre l'ennemi; un coup de flèche lui emporte un œil : Il est vrai que, dans ce combat, il tua dix Sarrasins de sa main, & qu'il en resta trois mille sur la place; mais Hellequin, qui avoit perdu la moitié de son sang, & son œil, est ramené au camp. Charles le renvoie sur les derrières, en le comblant d'éloges; &, tandis qu'il est malade, on donne une bataille décisive. Le butin, selon l'usage, se partage entre présens; la paix se fait; Hellequin revient chez lui, borgne, n'ayant pas le sou, &, pour comble de malheurs, trouvant sa famille dans la misère, & ne sachant où reposer sa tête. Il comptoit sur les bontés de Charles, & demanda une pension : Sa demande fut trouvée très-juste, on la lui accorda; il emprunta, en attendant l'échéance de la première année. Dès que le terme fut venu, il se présenta au Trésorier, qui lui représenta que la dernière guerre ayant épuisé les finances, il étoit impossible que l'Etat pût payer des pensions. Hellequin ne murmura pas; il revint, en Normandie, gémir de son sort, & sans blâmer personne. Ses créanciers ne furent pas aussi doux; n'ayant pas de quoi payer, ils se saisirent de sa personne; & ses enfans, qui auroient pu gagner de quoi sustenter leur

père, & acquitter, peu à peu, leurs dettes, furent renfermés dans la même prison.

Ce fut alors que la patience échappa au malheureux Hellequin. Il complota, avec ses enfans, de se procurer la liberté : Son épouse, qui avoit la permission de sortir, deux fois la semaine, pour aller mendier quelques alimens grossiers, que les acquéreurs des biens d'Hellequin lui donnoient pour sa famille, dans l'espérance qu'elle renonceroit à quelques prétentions qu'elle avoit pour sa dot, fournit aux prisonniers les instrumens dont ils avoient besoin. Une nuit, Hellequin, & ses enfans mâles & femelles, armés jusqu'aux dents, se firent jour, à travers la garde, & sortirent de Rouen ; leur projet étoit de se répandre dans la campagne, & d'y vivre du travail de leurs mains. Ils se cachèrent dans les bois ; ils y apprirent qu'un jugement flétrissant les condamnoit à la mort, pour s'être procuré la liberté. Ce jugement paroissoit si bizarre à Hellequin, qu'il n'imaginoit point qu'on le mît jamais à exécution ; car, disoit-il, si quelqu'un doit être puni pour l'évasion d'un prisonnier, ce n'est pas le prisonnier, ce sont ceux qui le gardent, parce que c'est à eux de prendre toutes les précautions nécessaires. Il en étoit si persuadé, qu'il envoya sa femme & ses deux filles à Rouen ; il savoit, d'ailleurs, que ses créanciers ne pouvoient pas les faire arrêter à cause de ses dettes. A peine eurent-elles paru dans la ville, qu'elles furent prises & conduites en prison :

Le

Le jugement rendu contre toute la famille, alloit être exécuté; l'échaffaud étoit dressé, lorsque le Duc de Normandie, instruit que les victimes étoient les filles & la mère d'Hellequin, fit changer leur supplice en une prison perpétuelle dans le donjon d'un vieux château; la mère y mourut, peu de jours après, & les deux filles, en voulant se sauver, s'écrasèrent contre des rochers.

Le désespoir s'empara d'Hellequin & de ses quatre enfans; ils n'eurent point la force, de résister à leurs malheurs; leurs têtes étoient prosrites; ils n'avoient d'autre asyle que le fond des forêts, ni d'autre demeure que le creux des rochers, quelques racines étoient leurs alimens ordinaires. Mes amis, dit un jour Hellequin à ses fils, parce que des hommes cruels ont conspiré notre mort, sans que nous nous sentions coupables d'aucun crime, leur livrerons-nous notre vie sans la défendre? Périrons-nous de faim dans ces forêts, parce que nous avons eu le bonheur d'échapper aux horreurs d'une infâme prison? Non, mes amis, rendons guerre pour guerre; j'ai supporté patiemment la privation de la liberté, tant que j'ai cru que ma détention pouvoit tenir lieu à mes créanciers des sommes que j'étois dans l'impossibilité de leur rendre. Mais, à présent, qu'ils en veulent à notre vie, parce que nous nous sommes livrés à ce penchant pour la liberté, inséparable de notre existence, je sens que je ne suis plus le maître de me modérer: Vendons-leur ché-

rement le bien qu'ils veulent nous ravir. Nous sommes défarmés, commençons par nous procurer des armes, & malheur, ensuite, aux perfides qui tomberont sous nos coups; vous n'avez pas seulement une vie à défendre, mais une mère & des sœurs à venger.

Les jeunes gens n'hésitèrent point, ils promirent une armure à leur père avant la fin du jour. Ils prirent leurs massues, ils allèrent sur le grand chemin; deux Chevaliers passèrent, les quatre frères les attaquèrent: La haine du genre humain, & le désespoir, leur donnèrent un nouveau courage; ils défarmèrent les Chevaliers, & s'emparèrent de leurs chevaux, qu'ils conduisirent à leur père. Ils revinrent, au même endroit, attendre une nouvelle proie; elle ne tarda point à paroître. Le Duc de Normandie avoit fait publier un tournoi, les Chevaliers s'y rendoient de toutes parts; les quatre frères leur proposoient le combat seul à seul, ou deux contre deux, avec cette condition, que la dépouille resteroit au vainqueur. Enfin, lorsqu'ils eurent des armes, le père, & ses quatre fils, sortirent de leur retraite, ils jurèrent de ne pas se séparer, & commencèrent une guerre d'autant plus cruelle, qu'ils avoient à craindre une mort infâme, s'ils étoient pris.

Il suffit qu'on débute dans le crime pour ne plus connoître de frein; rien ne fut sacré pour les Hellequins. Ils levèrent une petite troupe, avec laquelle ils assiégèrent les châteaux voisins, rien ne leur résista. Les plus

braves Chevaliers tombèrent sous leurs coups, les maisons de leurs créanciers furent dévastées; s'ils sommoient un château de se rendre, il falloit qu'on se rendît à discrétion; une défense de vingt-quatre heures étoit punie par le fer & par le feu, par la mort des hommes & par le déshonneur des femmes. Plus Hellequin & sa famille avoient été vertueux jusqu'alors, & plus ils sembloient aimer le crime. Souvent, au milieu de ces excès, le souvenir de leurs vertus passées leur arrachoit des larmes amères; mais, dès qu'il se présentoit quelque occasion de piller, tout étoit oublié, ils n'en devenoient que plus furieux. Dans leur ivresse, ils commettoient les cruautés les plus inouïes; veuves, orphelins, innocens, ou coupables, tout étoit l'objet de leur barbarie.

Les cris & les murmures s'élevoient de tous côtés; le Duc de Normandie fut effrayé des maux que les Hellequins avoient faits; leur troupe avoit grossi au point qu'il paroïssoit impossible de la détruire sans des forces supérieures. Il convoqua la Noblesse de ses Etats; il fut résolu de faire la guerre en forme à cette armée de brigands. Cependant, avant de faire aucun acte d'hostilité, on publia que, si Hellequin & ses enfans vouloient rentrer dans leur devoir, on leur feroit grâce en faveur des services qu'Hellequin avoit rendus, & des belles actions de sa vie. Hellequin rejeta cette proposition avec mépris: Les ingrats, dit-il, ils ne se souviennent de mes services, que parce que j'ai la force en main, & qu'ils

me craignent ! Qu'ils me rendent mon épouse, mes filles & mes vertus, & je me foumettrai.

Le Duc étoit juste, il voulut voir le procès d'Hellequin ; il trouva que les dettes, qu'il avoit contractées dans son extrême nécessité, ne montoient point au quart des sommes qu'il avoit réellement touchées, qu'elles étoient grossies par les usures les plus criantes. Il restoit encore deux de ses créanciers, ils furent condamnés à mort. Quant à l'évasion de la famille d'Hellequin, il fut décidé que, si les Géoliers avoient veillé plus exactement sur les prisonniers, ils ne se seroient point échappés ; les Géoliers furent condamnés à une prison perpétuelle, pour n'avoir pas empêché qu'on introduisît des armes, & autres instrumens, dans la prison ; ce qui n'avoit pu se faire que par leur négligence. Il trouva l'arrêt de mort sévère, mais juste, parce qu'un citoyen qui est sous le pouvoir de la loi, peut bien profiter de la négligence de ses gardes pour recouvrer la liberté, & même agir de ruse ; mais ne doit point user de violence, & il étoit prouvé qu'Hellequin avoit blessé une des sentinelles.

Ce jugement, avec tous les motifs, fut envoyé aux Hellequins en même temps que leur grâce. Ils l'auroient acceptée, s'ils avoient été seuls. Les Officiers de la troupe furent informés des offres qu'on faisoit à leurs Chefs : En vain leur promit-on une amnistie générale, ils jurèrent la mort des Hellequins, s'ils

se soumettoient, & de continuer leurs brigandages sans eux. Hellequin renvoya le Hérault au Duc, & lui fit dire qu'il étoit résolu de se défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang.

L'armée du Duc, composée de toute la Noblesse de Normandie, de vieux soldats & de citoyens, se mit en campagne. Hellequin rangea la sienne en bataille; elle étoit inférieure en nombre à celle du Duc, mais chaque soldat étoit déterminé à vaincre ou à mourir. Les deux armées étoient trop irritées, pour s'amuser à de simples escarmouches : A peine furent-elles en présence, qu'elles en vinrent aux mains : La valeur combattoit contre la rage : Au premier choc, le champ de bataille fut couvert de morts. Les brigands étoient adossés à la forêt, on la tourna & on les enveloppa; alors, le combat devint furieux, chaque combattant tuoit ou recevoit la mort, il n'y avoit aucun quartier à espérer. Les Normands se feroient cru déshonorés de demander grâce; les brigands se faisoient un devoir de ne pas en faire. La bataille dura depuis cinq heures du matin jusqu'à huit : Trois fils d'Hellequin, après avoir fait des prodiges de valeur, voyant que tout étoit perdu, s'élançèrent au milieu de l'armée ennemie, tuèrent un nombre prodigieux de soldats, & trouvèrent la mort qu'ils cherchoient : Le quatrième, blessé de plusieurs coups, fut fait prisonnier; il fut conduit au Duc, qui chercha vainement à le consoler; il se jeta sur l'épée de l'Officier qui le conduisoit, & se tua.

Hellequin fut trouvé au milieu d'un nombre considérable de Normands qu'il avoit tués; il respiroit encore; on le porta dans la tente du Duc, qui l'embrassa, & qui lui promit de le rétablir dans le rang de ses ancêtres. C'en est fait, dit le malheureux père, je meurs, & c'est le sort le plus heureux que le Ciel puisse me faire: Je péris le dernier de ma famille, & je regarde cette circonstance comme une punition que je mérite. J'ai conduit mes enfans dans l'abyme, je les ai soulevés contre leur patrie; homme foible & pusillanime, je n'ai pas eu le courage de supporter une vertu malheureuse, & j'ai eu la témérité de m'armer contre tout ce que l'homme doit respecter le plus, sa patrie; je l'ai eu en horreur: Puisse-t-elle être satisfaite par ma mort! Puisse le Ciel être touché de mon repentir! A peine eut-il prononcé ces mots, qu'Hellequin expira. Quant aux brigands, qui restoient après la bataille, ils se rassemblèrent tous, &, tournant leurs épées les uns contre les autres, ils expirèrent tous sur le champ de bataille.

Telle est l'histoire de la famille d'Hellequin. Depuis qu'elle avoit péri, le bruit s'étoit répandu que Dieu, à la bonté & à la justice de qui nous avons la témérité de prescrire des bornes, plus touché des anciennes vertus d'Hellequin, qu'indigné de ses crimes, l'avoit condamné, lui & sa famille, d'errer dans cette même forêt; d'en sortir, dans certain temps, pour annoncer à leurs concitoyens les évé-

nemens heureux ou malheureux qui devoient arriver. Cette épreuve devoit durer un certain nombre d'années, &, pendant ce temps-là, ils devoient être exposés à toutes les intempéries des saisons, & à tous les accidens qui affligent la nature humaine, quoiqu'ils n'eussent qu'un corps fantastique & aérien : Il leur étoit permis de se montrer aux hommes sous telles formes qu'ils voudroient prendre; après ce temps expiré, ils devoient aller recevoir la récompense de leurs vertus.

Richard conçut, que les personnes qu'il voyoit, étoient cet infortuné & sa famille; il en savoit l'histoire; plus il les considéroit, & plus il se sentoit pénétré de respect; l'attirante majesté de la vertu étoit sur leurs lèvres, & sur leur front la candeur de l'innocence & la modestie du repentir. Il vit, parmi eux, un de ses Ecuycrs, qui étoit mort depuis un an. Richard lui demanda, avec étonnement, par quel prodige il le revoyoit, après l'avoir vu mourir & enterrer, il y avoit plus d'un an. Il est vrai que je mourus, répondit l'Ecuyer. Qui t'a donc ressuscité? reprit Richard. Je ne suis point ressuscité, repliqua l'Ecuyer. Quoi, s'écria Richard, tu voudrois me persuader que tu n'es ni mort, ni vivant! Parbleu, tu étois bien inconsequent & bien fou, quand tu étois à mon service; mais, jamais il ne t'est venu en fantaisie de me persuader de semblables folies. Explique-toi; enfin, quelle est ton existence?

Non, Monseigneur, reprit-il, je ne suis pas ressuscité; ce corps qui frappe vos yeux, n'est

qu'une ombre vaine, coupable de quelques crimes, & douée de quelques vertus; l'Être Suprême, qui doit punir le mal, & qui se plaît à récompenser le bien, m'a imposé les mêmes peines qu'à la famille d'Hellequin; nous sommes plusieurs dans le même cas. Cette forêt est la même que celle où il vint se réfugier, avec ses enfans, lorsqu'il s'échappa de la prison de Rouen: Vous savez que j'y venois souvent chasser, avec quelques amis qui étoient morts avant moi; nous avons conservé notre goût pour ces lieux, & nous nous y sommes joints à la famille d'Hellequin: Ces femmes, que vous voyez, sont ses deux filles & son épouse. Nous ne rougissons point de notre nudité, parce que cette pudeur, que la nature inspire aux hommes & aux femmes, n'étant qu'un frein qu'elle oppose à leurs désirs pour les irriter encore davantage, & rendre plus efficace l'acte par lequel ils se perpétuent, en le rendant plus vif, devient inutile, dès que l'ame, dépouillée du corps, n'a plus la faculté de se reproduire.

Eh bien, mon ami, lui dit Richard, qui ne comprenoit pas trop ces subtilités métaphysiques, puisque tu erres dans ces forêts, dis-moi quels sont ces trois brigands que j'ai rencontrés, & qui s'avisent d'y chasser sans permission? Suivez-moi, lui dit l'Ecuyer, je vais vous faire voir celui que vous avez cru abattre d'un coup d'épée. Que j'ai cru abattre! dit-tu? reprit Richard; ne voudrois-tu pas me persuader encore que je ne l'ai pas renversé de son cheval? Il est vrai, répondit l'Ecuyer,

que le Chevalier s'est cru blessé, & qu'il a eu le bonheur de croire qu'il étoit jeté par terre. Ecoute, s'écria Richard avec impatience, fais-tu que je n'aime pas toutes ces énigmes-là, que je trouve très-mauvais que tu me disputes des faits, dont j'ai été, non seulement, témoin, mais encore l'auteur. C'est-à-dire, insistoit l'Ecuyer, que vous avez cru..... Oh, tu me ferois enrager, interrompit Richard, tout phantôme que tu es, tu pourrois bien attraper quelque horion, ainsi que ce brigand; mais, enfin, puisque tu veux me le faire voir, conduis-moi.

L'Ecuyer le mène au pied d'une aubépine, où il vit, en effet, le Chasseur qu'il avoit renversé, & qui se leva pour le mieux recevoir. De quel droit, lui dit Richard, osez-vous chasser dans ce bois, sans ma permission? Ne savez-vous pas qu'ils sont réservés pour mes plaisirs? Je le fais, répondit le Chevalier; mais, celui qui dispose de toi, peut bien disposer de ta forêt; c'est lui qui m'a permis d'y chasser, je n'ai aucun compte à te rendre. A ces mots, Richard, ne se possédant plus, s'élança sur le Chevalier. Quelle fut sa surprise, lorsque, croyant le saisir par le milieu du corps, il n'embrassa qu'une ombre, & qu'il le vit à dix pas de lui, éclatant de rire avec l'Ecuyer. Il s'élança encore sur eux; leur premier mouvement fut un signe d'effroi; le second, un témoignage de dédain; tous ceux qui dansoient, & qui avoient vu de loin la fureur de Richard, accoururent comme invo-

lontairement, puis s'arrêtèrent en riant. C'est assez, dit le Chevalier impalpable : Ecoute Richard, & que ta surprise cesse; je suis Hellequin; les deux Chasseurs que tu as rencontrés avec moi, sont mes deux fils. Nous avons conservé, après notre mort, le goût pour la chasse, que nous avons contracté pendant la vie. L'habitude de combattre, qui nous reste, nous a portés à t'attaquer : Nos corps, ainsi que nos armes, ne sont que des simulacres; tu nous a porté des coups inutiles; cependant, comme nous sommes susceptibles des mêmes sensations que toi, malgré nos corps aériens, j'ai cru que tu m'avois frappé réellement, & je suis tombé, par une suite naturelle de mon illusion; j'ai, tout à l'heure, éprouvé un véritable effroi, lorsque tu t'es précipité sur nous; un moment de réflexion a dissipé toute cette crainte. Mes filles & mes fils, par un mouvement semblable, sont venus à mon secours; ainsi, nous éprouvons des passions, & même des maux, sans que notre existence puisse en être altérée.

Richard fit plusieurs questions à Hellequin, il lui demanda bien des choses qui étoient cachées dans l'avenir; Hellequin lui répondit, que Dieu seul pouvoit lire dans les temps, que c'étoit pour le bonheur des hommes qu'il ne leur manifestoit pas les évènements futurs; que, conformément à cette providence, il fau- roit tout ce qui devoit arriver à Richard, qu'il ne le lui diroit pas. Après une longue conversation, ils se séparèrent; Hellequin lui

donna une grande pièce de soie, & Richard en fit une écharpe, dont il se para tout de suite; jamais il n'en avoit vu de plus belle. Tu es poursuivi par un Génie méchant & rusé, lui dit Hellequin, & par des lutins qui sont à ses ordres, ils ne manqueront pas d'être jaloux de ton écharpe, je crains qu'ils ne te tracaflent. Je défie l'enfer de me l'enlever, dit Richard.

C H A P I T R E I I I

*Origine du goût des Normands pour les pommes.
Sages Réglemens de Richard. Inconvéniens
de la mendicité des Religieux.*

APRÈS avoir quitté Hellequin, Richard reprit son chemin; il étoit nuit; les Chasseurs, qu'il avoit suivis à travers la forêt, l'avoient détourné de sa route, il ne savoit plus où il en étoit. Il aperçut, au clair de la lune, une fontaine couverte de quelques arbres taillés en berceau; il étoit fatigué, il descendit auprès de la fontaine; il vit, devant lui, un pommier chargé du plus beau fruit qu'il eût jamais vu; il ne comprenoit pas comment un tel arbre se trouvoit au milieu d'une forêt, & qu'on n'eût point touché à un fruit que sa beauté invitoit à cueillir, dans un endroit où paroissoient aboutir les principales routes. Richard secoua l'arbre, quel-

ques efforts qu'il fit, il n'en put faire tomber aucune pomme; l'arbre étoit élevé, il se disposa à y monter; il l'embrassa des jambes & des bras, il est déjà parvenu aux deux tiers de la tige; mais, à mesure qu'il monte, la tige s'allonge, & les branches s'éloignent; Richard est trop avancé pour reculer; il monte toujours, il se trouve à dix toises de terre; il monte encore, & voit le sommet des plus hauts arbres au dessous de lui. Le vent du midi souffloit, il courba une branche, que le Chevalier saisit; à peine l'eut-il touchée, que l'arbre décrût dans la même progression qu'il avoit grandi, & revint, peu à peu, dans son état naturel. Richard cueillit une pomme: Aussi-tôt qu'il l'eut arrachée, il en poussa une autre plus belle que la première; il cueillit la seconde, &, soudain, il en parut une troisième plus belle que la seconde; il l'arracha encore, & il en sortit du même endroit une quatrième. Les trois qu'il avoit prises étoient si grosses, qu'à peine il pouvoit les soutenir; aussi n'en cueillit-il pas davantage, & descendit de l'arbre, dont il coupa une branche, afin de pouvoir le retrouver.

Après avoir long-temps erré dans la forêt, il reconnut une route, la suivit, & arriva à Rouen à minuit; il se coucha, après avoir lui-même enfermé ses pommes.

Le lendemain, au dessert (c'étoit jour de gala à la Cour du Duc Robert), Richard fit apporter les trois pommes: Tout le monde fut frappé de la beauté de ce fruit. Il raconta

comment il l'avoit cueilli, & la propriété singulière de l'arbre. On en conclut qu'il étoit enchanté, & qu'il seroit dangereux de manger de ce fruit. On proposa d'en faire l'épreuve; on partagea une pomme en plusieurs morceaux, au lieu de pepin, on trouva une perle de la grosseur d'une olive, & d'une très-belle eau. On fit venir un chien, & on lui jeta un morceau de la pomme; lorsqu'il voulut la prendre, le morceau s'éloigna de sa gueule, roula & fut sur le parquet; plus le chien le suit avec avidité, & plus le morceau fuit avec vitesse. Le chien de Robert étoit sur les genoux de son épouse: il semble admirer ce phénomène; mais, enfin, impatienté de la durée de cette chasse singulière, il s'élança, attrape la pomme fugitive, & l'avale. La Duchesse crut son chien empoisonné; l'alarme fut dans toute la Cour; le chien n'éprouva aucun mal, & l'on se détermina à manger le reste de la pomme; on la trouva plus délicieuse encore qu'on ne l'avoit trouvée belle.

Richard revint, le jour même, dans la forêt, pour chercher le pommier; toutes ses recherches, furent inutiles. Il fit publier que celui qui pourroit le découvrir obtiendrait, pour récompense, une pomme d'or aussi grosse que la-pomme qu'il reporteroit. Une foule de peuple se répandit dans la forêt, & chercha de tous côtés; on ne trouva rien. Richard étoit au désespoir de n'avoir pas cueilli une plus grande quantité de pommes. Il fit réserver les

pepins de celles qu'il avoit; &, quoique la Duchesse sa mère eût grande envie d'en faire de beaux pendans d'oreille, il les fema, de sa propre main, après avoir écrit son nom autour de chaque pepin. En moins d'un an, ils produisirent des tiges, qui furent en état d'être greffées; &, dans trois, les arbuſtes furent chargés de fruits; mais bien dégénérés pour la groſſeur & pour le goût.

Cependant tout le monde voulut avoir des pommes, pour en ſemer les pepins; Richard n'en reſuſoit à perſonne, elles devinrent communes, toute la Normandie fut couverte de pommiers. Ceux qui n'aimoient point ce fruit, s'y accoutumèrent, & tous ceux qui l'aimoient n'en voulurent plus d'autre. L'efpèce que Richard avoit découverte, fut appelée de ſon nom. On n'en mangea, d'abord, que pour faire ſa cour à Richard: Ce qui n'étoit qu'un ton, devint une habitude, & l'habitude dégénéra en néceſſité: De là vient ce goût pour les pommes, qui naît avec les Normands.

Mais, revenons aux exploits de Richard: Il aimoit beaucoup la forêt où il avoit déjà trouvé un ſi grand nombre d'aventures. Un jour, qu'il la traversoit, il entra dans une Chapelle, & vit un mort qu'on y avoit expoſé: Richard étoit pieux, il ſe mit à genoux, & pria l'Être Suprême de faire grâce à l'ame de cet homme, & il ſortit. A peine étoit-il remonté à cheval, qu'il ſentit quelqu'un s'élançer ſur la croupe; il ſe retourne, & ſe voit embrasé par un homme nu. C'étoit

le même, pour lequel il venoit de prier, & qui, de sa léthargie, étoit retombé dans le délire. Il tenoit Richard, &, de temps en temps, le mordoit & lui donnoit de grands coups. Le Chevalier avoit beau se débattre, il ne pouvoit pas s'en débarrasser. Il trouve sur ses pas une rivière, il espère qu'en y entrant, cet homme, effrayé, l'abandonnera : Il y pousse son cheval ; mais, plus il avance, & plus ce malheureux serre Richard dans ses bras ; déjà l'eau couvre le cheval, & parvient aux épaules des Cavaliers ; efforts inutiles ! Enfin, Richard revient sur ses pas & sort de la rivière : Alors, l'homme en délire reprend ses sens, descend, & remercie Richard, qui met lui-même pied à terre. Il apprit que ce malheureux étoit un père de famille, qu'un coup de soleil avoit réduit à l'extrémité ; qu'après trois jours de délire, il étoit tombé en léthargie, & que, vraisemblablement, on l'avoit cru mort ; mais qu'ayant gagné sa maladie en travaillant pour ses enfans, il étoit étonné qu'ils se fussent si pressés de le porter au tombeau.

Richard le ramena chez lui ; il trouva sa femme & ses enfans dans les pleurs. Il fut charmé de la joie qu'il vit renaître parmi eux, lorsqu'il leur rendit leur père. Il leur reprocha de l'avoir transporté trop vite. Ils répondirent que les Moines s'en étoient emparés, & l'avoient enlevé malgré les cris de sa famille. Richard revint à la Chapelle, menaça les Moines, & ordonna qu'à l'avenir,

les morts ne seroient enterrés que deux fois vingt-quatre heures après qu'ils auroient expiré, & qu'il y auroit toujours deux Religieux pour les veiller. Cette ordonnance fut publiée le lendemain, avec ordre à tous les Prêtres & Religieux de s'y conformer sous les peines les plus sévères. L'infortuné, que la fraîcheur de l'eau avoit guéri, & qui devoit la vie à Richard, vécut encore plusieurs années, & vit sa famille établie avant sa mort.

Ce ne fut pas le seul service que Richard eut occasion de rendre *. Il vit, dans la forêt, un Moine que le Supérieur de son Couvent, & un Soldat, se disputoient; ils étoient prêts d'en venir aux coups. Richard les sépara, & leur demanda le sujet de leur querelle. Le Soldat prit la parole, & dit: Monseigneur, je suis chargé de lever des troupes pour le Roi de France; cet homme, qui se dit Moine, & qui m'a promis, il y a un an, de servir sous la bannière du Seigneur de mon village, refuse de venir avec moi; il est si peu Moine, que je viens de le surprendre avec sa maîtresse. Seigneur Chevalier, répondit le Supérieur, il y a dix ans que ce Moine

* On lisoit, dans quelques anciennes éditions, que Richard rencontra le Diable, & un Ange, qui se disputoient l'ame d'un Moine. J'ai rétabli le texte que des ennemis de la vie religieuse avoient, sans doute, altéré. Les prétentions du Diable sur l'ame d'un Moine, sont injurieuses aux Religieux; au lieu qu'il est tout simple qu'un Frère Quêteur puisse être tenté, & succomber. Les plus saints Fondateurs, & notamment Saint-Bruno, se sont fort élevés contre la Quête.

est au Couvent, & qu'il en porte l'habit : Il est vrai que je l'envoyai, l'année dernière, faire une quête à Paris ; mais, quand même il auroit promis d'aller servir le Roi, cet engagement ne pourroit avoir lieu, attendu qu'il étoit engagé avec son Couvent : L'habit qu'il porte est une preuve que ce Soldat est un imposteur. Mon Père, nous allons voir, reprit Richard ; l'habit ne fait pas le Moine. Alors, il interrogea le jeune Religieux : Il lui demanda s'il étoit Prêtre ; il répondit qu'il ne l'étoit pas, & convint qu'il avoit promis de servir, mais que c'étoit par un motif de charité, pour empêcher qu'on ne prit un jeune homme, qui, du travail de ses mains, entretenoit son père qui étoit fort vieux, sa mère qui étoit malade, & ses deux sœurs. Richard loua beaucoup le Moine, & étoit prêt de le rendre à son Supérieur pour cette seule bonne action. Il restoit l'article de la Maîtresse ; le Moine nia d'abord : Le Soldat jure qu'il a dit la vérité, & offre de faire venir la jeune fille, qui habitoit une petite maison dans la forêt même. Le Chevalier prit le Soldat au mot, & le Moine pâlit : En moins d'un quart-d'heure, la jeune fille arrive. Richard lui demande qui elle est, & si elle connoît le Religieux ? Hélas ! oui, répondit-elle d'un air naïf, c'est lui qui a empêché mon frère d'aller à la guerre. Oh, oh ! s'écria Richard, je vois bien qu'il ne faut pas juger d'une action, sans en connoître le motif : Poursuivez, dit-il à la jeune fille ;

par quel hasard vous a-t-il amenée ici? Il a dit à mon père, continua-t-elle, qu'il le plaignoit beaucoup d'avoir une famille si nombreuse, & qu'il vouloit l'aider à la placer; il a proposé à mon frère de le faire recevoir Frère Portier, mais mon frère a refusé, & il a mis ma sœur auprès de la nièce du Supérieur. Et vous, ma fille, dit Richard? Moi! c'est pour lui qu'il me destine, répondit-elle naïvement, il n'attend qu'une dispense de Rome pour confirmer notre mariage. Ce mot de mariage étonna Richard, qui ne croyoit pas les choses si avancées. A force d'interroger l'innocente Paysanne, il apprit que le Moine, après lui avoir fait entendre que les Religieux avoient leurs Religieuses, s'étoit fait marier par le Sacristain, & qu'il lui avoit persuadé qu'avant de rendre leur mariage public, il falloit avoir la confirmation du Pape, sans quoi les traîtres excommuniés, qui haïssent les Moines, pourroient leur porter un grand préjudice. N'en dites rien, Monseigneur, je vous prie, ajouta-t-elle, ce secret n'est su que de vous, du Père Supérieur & du Sacristain. Richard ne put s'empêcher de rire de la simplicité de cette enfant, car elle n'avoit pas encore quinze ans. Bientôt l'indignation succéda à ce premier mouvement; il adjugea le Moine au Gendarme, auquel il recommanda de veiller soigneusement sur sa conduite, & de le lui représenter, lorsque la guerre des François seroit terminée, s'il n'étoit pas tué: Il retira la sœur d'auprès de la nièce du Supérieur, &

ramena ces deux jeunes filles au château. Il leur fit connoître l'abyme où le scélérat les avoit plongées, les fit rendre à leur père, & assura une pension à cette honnête famille, au sein de laquelle l'hypocrisie avoit essayé d'introduire la corruption. Richard ne se borna point à la punition du Moine, il remonta à la source du mal : Il vit que la quête entraînoit, nécessairement, une vie errante & dissipée; qu'elle offroit aux Religieux des occasions périlleuses, auxquelles la vertu des plus grands Saints avoit bien de la peine à résister. En conséquence, il défendit aux Moines de quêter, & leur donna des terrains incultes à défricher & à faire valoir. Les Religieux ne manquèrent point de crier à l'impiété, & de menacer Richard de leurs anathèmes. Il fit punir les plus mutins; &, tant qu'il fut le maître, on ne vit point de Quêteurs. Comment voulez-vous, disoit-il aux Moines, que j'extirpe la mendicité, source de la plupart des maux qui affligent les États, lorsque vous en faites un précepte, & que vous en donnez l'exemple?

C H A P I T R E IV.

Étrange mariage de Richard. Mort de son Épouse. Qui elle étoit.

LA fille, que Richard avoit donné à élever à son Capitaine des Gardes, croissoit à vue d'œil : A sept ans, elle étoit aussi formée

qu'une autre à quinze. Sa beauté étoit frappante; c'étoient les grâces les plus naïves, les yeux les plus tendres, la bouche la plus agréable; elle réunissoit tous les caractères de la beauté; en sorte qu'elle plaïoit également à tout le monde. Ceux qui n'aimoient que des beautés ingénues, étoient séduits par son air simple & modeste; les cœurs qui ne pouvoient être frappés que par des traits vifs & piquans, trouvoient en elle tout ce qui pouvoit leur plaire: Elle recueilloit les suffrages de celui qui préféroit les brunes, & l'admiration de celui qui couroit après les blondes; son esprit & son caractère prenoient le ton de tous les caractères & de tous les esprits. Vive, indolente, capricieuse avec les uns, toujours égale avec les autres; sensée ou folâtre selon les circonstances; médisante ou discrète, raisonnable ou inconséquente, avare ou généreuse, sévère ou compatissante, affable ou impérieuse, elle se rendoit charmante à tous ceux qui l'approchoient.

Richard ne put échapper à ses charmes; il se félicitoit, chaque jour, de l'avoir sauvée; il mettoit tous ses soins à former son cœur & à cultiver son esprit. Ses succès passioient ses espérances; il avoit commencé par l'aimer comme sa fille, il en vint à ne voir en elle qu'une maîtresse adorée; &, lorsqu'il voulut se rendre compte de ses sentimens, il ne fut plus le maître de les combattre. Malgré son amour, il ne songeoit point à en faire son épouse; il avoit trop de délicatesse pour n'en

faire que l'objet de ses plaisirs, il se bornoit à l'aimer, sans songer encore à ce que deviendroit son amour. Une circonstance à laquelle il n'avoit pas pensé, le força de faire des réflexions sur son état.

Robert étoit vieux, son épouse étoit morte, & Richard étoit le seul espoir de la Normandie. Il s'exposoit aux aventures les plus périlleuses, & il pouvoit être enlevé à ses sujets. Les Barons & les Chevaliers s'assemblèrent ; ils lui représentèrent combien le peuple seroit à plaindre, s'il ne laissoit pas de successeur. L'État étoit menacé d'une invasion par les Anglois, les François soutiendroient leurs prétentions, & les Seigneurs les déchireroient par leurs factions. Ils le supplièrent, au nom de la Nation, de choisir une femme, qui pût lui donner des héritiers, & conserver la Normandie à ses anciens Maîtres. Richard leur répondit qu'il auroit égard à leurs représentations.

Si la tendresse pour Éléonore ; c'est ainsi qu'il avoit nommé la jeune orpheline, eût pu augmenter, la situation où le mettoient les représentations de ses sujets, l'auroient porté à l'excès. Il sentoit son cœur incapable d'en aimer une autre qu'elle ; il ne pouvoit penser à la quitter sans une peine insupportable, & n'osoit songer à l'épouser sans honte. La naissance d'Éléonore le désespéroit ; un enfant trouvé par hasard, né, peut-être, d'une mère infâme ! Ces idées le jetoient dans la consternation. Éléonore s'en aperçut, &

voulut savoir la cause de son chagrin. Richard lui avoua son amour & son embarras : Éléonore, qui connoissoit l'impression qu'elle avoit faite sur son cœur, au lieu de se plaindre du sort, exhorta son amant à choisir une épouse digne de lui. Elle lui nomma les objets les plus aimables. Il les rejeta avec mépris; plus elle lui marquoit du désintéressement, & plus elle l'enchaînoit. Enfin, ne pouvant plus y résister, il tombe à ses genoux, & lui proteste qu'il est déterminé à l'épouser : Elle combattit cette résolution avec force; elle savoit bien que plus elle mettroit d'éloquence à l'en détourner, & plus elle l'y affermiroit.

Enfin, Richard convoqua une assemblée de tous les États, & déclara qu'il avoit choisi une épouse, & que, dans ce choix, il n'avoit consulté que l'intérêt de ses peuples. Il leur persuada qu'il avoit évité de former une alliance avec les Princes voisins, afin que jamais ses États ne pussent passer à des Souverains étrangers; & qu'au cas de défaut d'enfans, ils pussent être gouvernés par les Seigneurs de la nation; qu'il avoit assez de parens pour n'avoir point à craindre de manquer de successeur, & qu'en tout événement, il le désignerait avant sa mort. Il ajouta qu'il n'avoit pas voulu, non plus, choisir parmi les filles des Seigneurs de sa Cour; qu'il connoissoit leur mérite, mais qu'il n'avoit pas jugé à propos d'exciter la jalousie de personne. Alors, il raconta comment il avoit rencontré la jeune Éléonore, les soins qu'il avoit pris pour la

former & la rendre digne d'être leur Souveraine. Les Seigneurs étoient si prévenus en faveur de l'orpheline, que le choix de Richard fut universellement approuvé : S'il y en eut qui le blâmèrent, ce furent ceux qui aspireroient à s'en faire aimer.

Le mariage du Duc avec Éléonore fut célébré avec la plus grande magnificence. Il y eut un carroufel, où Richard se distingua : Il combattit successivement contre le Comte d'Ardençon, le Comte de la Marche & le Duc d'Aquitaine ; il les vainquit dans toutes sortes d'exercices. Plusieurs autres Chevaliers s'y distinguèrent ; le Comte de Vendôme abattit le Comte de Champagne & l'Amoureux de Galles : On appeloit ainsi le Chevalier désigné pour épouser la Princesse d'Angleterre. Éléonore présidoit aux joutes & distribuoit les prix. Jamais mariage ne fut, en apparence, plus heureux que celui de Richard ; mais que de contradiction lui fit essuyer son épouse ! Elle le tourmentoit de manière que, quelques raisons qu'il eût de se plaindre, il étoit forcé de convenir, lorsqu'il examinoit les choses de près, que c'étoit lui seul qui avoit tort : Elle lui donnoit, à tout moment, sujet d'être jaloux, & ses moindres soupçons paroissoient des injustices. Elle le contrarioit sans cesse ; c'étoit toujours elle qui se plaignoit d'être contrariée, & lui seul se croyoit coupable ; il l'adoroit, & elle lui reprochoit, sans cesse, son indifférence. Elle fit tout ce qu'elle put pour le rendre injuste, cruel & méchant ; mais

elle ne put jamais parvenir à changer son caractère.

Enfin, après sept ans de mariage, la Duchesse Éléonore, ennuyée, sans doute, de ne pouvoir faire tomber son mari dans le piège, feignit une maladie mortelle; elle effectoit de souffrir des douleurs insupportables. Richard étoit désolé; plus il témoignoit de chagrin, & plus elle jetoit de cris. Elle ne vouloit être servie que par lui, il ne la quittoit pas un instant: Elle tomba dans le délire; elle frappoit tous ceux qui l'approchoient, &, surtout, Richard. Dans certains momens, qu'elle étoit tranquille, elle l'appeloit, & lui demandoit pardon du mal qu'elle lui avoit fait: Richard fondoit en larmes & l'embrassoit; elle profitoit de cette circonstance pour rentrer en fureur & l'accabler.

Dans un de ces intervalles de tranquillité, elle lui dit qu'elle avoit une grâce à lui demander, & lui fit promettre de lui accorder. C'en est fait, lui dit-elle, je vous perds, je sens que ma fin approche; puisse une autre épouse, plus digne de vous, vous consoler de ma perte. Je vous dois tout, c'est vous qui m'avez élevée, du sein de la misère, au faite de la grandeur: Si je meurs avec quelque regret, c'est de n'avoir pas eu plus d'attraits à vous sacrifier; la grâce que je vous prie de m'accorder, c'est de me faire enterrer aux lieux où j'ai été élevée. Vous me ferez transporter dans le mausolée que je m'y suis fait construire: Il est au milieu de la forêt. Quand
mon

mon corps y aura été déposé, je désire de n'y être veillée que par vous : Je mourrai tranquille, si je suis assurée que vous me donnerez ce dernier témoignage de votre amitié.

Richard, en sanglotant, l'embrasse, la presse dans ses bras, & n'y trouve plus qu'un cadavre inanimé. Il jette un cri perçant, & tombe évanoui auprès de son lit : On accourt, on l'emporte, il ne revient à la vie que pour gémir & verser un torrent de larmes : Tout entier à sa douleur, il étoit insensible aux caresses de son père & à toute sorte de consolation. On fit d'inutiles efforts pour l'empêcher d'exécuter les dernières volontés de son épouse ; il accompagna son corps au lieu de la sépulture, l'y fit déposer avec beaucoup d'appareil, renvoya tout le monde, & ne garda auprès de lui qu'un Chevalier : Ils passèrent la nuit auprès d'elle. Richard ne cessa de pleurer, il ne pouvoit se persuader qu'il alloit être séparé pour jamais de tout ce que la nature avoit produit de plus beau.

Vers le point du jour, Richard entendit du bruit dans le cercueil ; un rayon d'espérance ranime ses sens ; il se lève, mais le cercueil éclata de toutes parts avec un fracas horrible : Le cadavre jette un cri qui fait retentir la forêt. L'intrépide Richard admire & ne s'effraye point ; mais, par un mouvement naturel, met l'épée à la main. Richard, Richard, s'écrie le cadavre en s'asseyant, une femme morte vous fait peur, vous à qui les Génies, ni les brigands n'ont jamais inspiré de crainte. Hélas !

dit Richard, ce n'est pas la crainte qui m'agite, c'est l'espoir de te voir encore faire ma félicité : Ciel, est-il possible que tu respires ! Quoi, ta mort ne seroit qu'une illusion ! Ton Eléonore n'étoit qu'évanouie, dit-elle, le Ciel nous réserve encore des jours heureux ; mais le temps presse, je sens qu'un peu d'eau fraîche m'est absolument nécessaire ; allez à la fontaine voisine, vous trouverez un vase qui sert aux Bergers, vous le remplirez & vous me l'apporterez aussi - tôt, sans en répandre une goutte. Richard ne perd point un moment, il court à la fontaine : Tandis qu'il y puise, il entend dans le tombeau le cri d'un homme frappé d'un coup mortel : Il revient & ne trouve que le Chevalier, qu'il avoit laissé dans le mausolée, expirant ; le cadavre & le cercueil avoient disparu. Richard enlève hors de ce lieu le malheureux Chevalier, qui, à peine, a le temps de lui apprendre que son Eléonore n'étoit qu'un méchant Génie qui s'étoit transformé en femme, pour faire tomber le sage Richard dans les pièges du crime, en le rendant passionné pour ses charmes. Richard ne pouvoit croire ce qu'il entendoit. Hélas, dit le Chevalier, je suis sa victime : La honte de n'avoir pu, ni vous effrayer, ni corrompre votre vertu, l'a rendu furieux ; il s'est élancé sur moi, m'a saisi dans ses bras, & , en me disant ce que je viens de vous répéter, il m'a empoisonné de son haleine infecte. Richard, pour le faire revenir, lui jeta l'eau qu'il tenoit, mais il vit aussi-tôt expirer son malheu-

teux compagnon : Il ne se ressouvint d'Eléonore, que pour abhorrer sa perfide beauté, il ne regretta que le Chevalier ; il lui fit faire les plus belles funérailles.

Richard ne se consoloit point d'avoir eu pour épouse un monstre aussi détestable : Alors, n'étant plus fasciné par ses perfides attraits, il se rappela, avec douleur, les tourmens que la fausse Eléonore lui avoit fait souffrir. Il ne pensoit pas, sans rougir, à la honte d'avoir épousé une fille abandonnée, & d'avoir dédaigné des Princesses qui lui auroient fait d'illustres alliances. Il désiroit que le Génie prit un corps passible, & qu'il vint le défier avec toutes les forces de l'enfer : Richard étoit si animé par la vengeance, qu'il se sentoit le courage de le combattre, & qu'il étoit assuré de la victoire. Cependant, il n'osoit pas publier quelle étoit Eléonore ; il résolut de garder, là dessus, le plus profond secret, le seul qui eût pu le révéler n'étoit plus. Il feignit d'être affligé de la perte de son épouse ; &, afin que personne ne pût soupçonner la vérité, il fit fermer le tombeau ; & défendit que personne l'ouvrît.

Cependant, tout le Clergé de Normandie faisoit retentir les Eglises de prières & d'oraisons funèbres pour la Duchesse Eléonore. Richard ne savoit comment les faire cesser : Employer son autorité, sans en donner aucun motif, eût paru une chose extraordinaire, &, peut-être, impie : D'un autre côté, il ne pouvoit souffrir qu'on adressât des prières au

Ciel pour un Esprit infernal. Il prit, enfin, son parti, il assembla les Evêques, & leur avoua tout ce qu'il savoit de la fausse Eléonore : Il le confirma par le récit de la mort du Chevalier, & les conduisit à la porte du mausolée, où l'on croyoit faussement que reposoient les cendres de la Duchesse. A peine l'eut-on ouverte, qu'une odeur empestée s'exhala dans la forêt : Lorsque la vapeur fut dissipée, on entra dans le monument, on vit les débris du cercueil, mais on ne trouva aucun vestige du cadavre. Richard fit exhumer le Chevalier, & l'on reconnut qu'il avoit été étouffé : On le fit enterrer, une seconde fois, avec les mêmes cérémonies que la première.

Richard, indigné d'avoir passé sept années avec un tel monstre, résolut de ne plus se marier : Il s'enferma dans l'Abbaye de Fécamp, dont il étoit Fondateur, avec trois des Officiers de sa maison, détestant le Génie qui l'avoit trompé, mais ne pensant jamais à la manière dont il s'y étoit pris, ni à la figure qu'il avoit empruntée, sans se sentir attendri.



CHAPITRE V.

*Triomphe de Richard. Il enlève la Princesse
d'Angleterre à son amant. Combats. Cartels.
Déclaration de guerre.*

RICHARD avoit passé deux années entières dans sa retraite de Fécamp, où il se convainquit que si les Monastères renferment, quelquefois, de mauvais Religieux, il en est dont les mœurs pures l'emportent de beaucoup sur l'austérité, tant vantée, des Philosophes de l'antiquité. Il ne sortit de l'Abbaye, qu'à l'occasion du Tournoi que Charlemagne fit publier dans toute l'Europe. Ce Prince, qui réunissoit sous sa puissance la France & l'Empire d'Occident, & qui, pour le bonheur du monde, eût mérité d'en être le Souverain, venoit d'assurer au Pape le Gouvernement de Rome. Il voulut célébrer, par des fêtes, son retour dans ses États. Il envoya des Courriers de tous côtés, invita les Chevaliers de tous les pays de venir embellir cette fête, & indiqua Paris, sa capitale, pour le lieu du rendez-vous. Dès que Richard en fut instruit, il se mit en route, & arriva à Paris, en même temps qu'Aymé, Duc de Bavière, Roger, Duc de Danemarck, Olivier & Roland, cousins du Roi Charlemagne, Thierrî d'Ardenne, Salomon de Bre-

tagne, Renault de Montauban & ses trois frères, Charles, Comte d'Alençon, le Comte de Vendôme, le Duc de Bourbon, & l'Amoureux de Galles, qui conduisoit à ces fêtes la belle Clarice, fille du Roi d'Angleterre. Lorsqu'ils furent tous arrivés, ils allèrent ensemble féliciter l'Empereur sur son retour, & sur les établissemens utiles qu'il venoit de faire dans sa capitale. Charlemagne les reçut avec cet air de bonté & de grandeur dont il accompagnoit toutes ses actions : Il les félicita, à son tour, sur leurs exploits & sur la gloire qu'ils venoient acquérir dans les joutes : Il fixa le Tournoi au Dimanche suivant. Comme les Chevaliers étoient en grand nombre, il fut décidé qu'ils se partageroient en deux troupes, & que l'une combattroit contre l'autre. Ce fut le sort qui en décida. La première troupe fut formée de Roger le Danois, du Comte de Pragne, d'Oligier de Vienne, son cousin, & de plusieurs autres. Cette troupe devoit tenir les joutes en dedans du camp. Richard sans peur, Salomon, Duc de Bretagne, les quatre fils du Comte Aimon, Thierrî, Seigneur d'Ardenne, le Duc de Bourbon & le Comte d'Alençon, composoient la seconde troupe.

Le Tournoi commença vers une heure après-midi. L'Impératrice-Reine de France se plaça sur un échafaud couvert d'un brocard d'or; elle étoit accompagnée de plusieurs Princesses; elle avoit, à son côté, Clarice, dont la beauté attiroit les regards des Chevaliers

& des spectateurs : Derrière les Princesses, étoient placées les autres Dames de la Cour, toutes magnifiquement parées, mais plus remarquables par leurs attraits que par leur parure.

Les Chevaliers, précédés de leurs Hérauts, couverts de leurs armes étincelantes, firent le tour du camp, en baissant leurs lances devant les Dames : Comme chacun avoit la sienne sur l'échafaud de la Reine, c'étoit à qui montreroit plus de grâce & d'agilité. Après cette montre, les Chevaliers rejoignirent leur troupe. Lorsque les Hérauts eurent donné le signal, & que les trompettes eurent fait retentir les airs, Richard, qui montoit un cheval de race, qu'il avoit formé lui-même, courut le premier ; le brave Roland, l'Hector de son siècle, courut, de son côté, contre Richard ; deux rochers d'égale grandeur qui se détachent du sommet de la même montagne, ne tombent pas avec une rapidité plus égale. Ils se frappent, & leurs lances se brisent sur leurs écus. Ils reprennent du terrain, & partent avec plus d'impétuosité ; Richard atteint Roland sur le heaume, & le désarçonne. Roland se remet : Ils reviennent, se mesurent, & se frappent avec une telle force, qu'ils vont tomber, avec leurs chevaux, à vingt pas l'un de l'autre : Leur chute fut si violente, qu'ils restèrent à terre presque évanouis & sans connoissance. Chacun des combattans étoit le chef d'un parti. Les Chevaliers, qui ne les voyoient pas se relever, cou-

rurent à eux & levèrent leur visière; l'air rétablit leurs forces, & ils remontèrent sur leurs chevaux. Olivier, cousin de Roland, prit sa place, & Salomon, Duc de Bretagne, celle de Richard; Olivier terrassa & mit Salomon hors de combat. Les joutes devinrent générales, les deux partis se battoient l'un contre l'autre. Gui de Bourgogne & Oger s'entrechoquèrent, & tombèrent, chacun de son côté. L'Amoureux de Galles, dont le courage & la force sembloient doubler, par le désir de plaire à la Princesse d'Angleterre, avoit mis hors de combat le vaillant Duc de Bourgogne & le robuste Comte d'Alençon, moins jaloux, dans ce moment, de plaire à leurs Maîtresses, que d'obtenir l'estime de Charlemagne. L'Amoureux de Galles s'applaudissoit de son triomphe: Richard fut indigné de tant d'orgueil; il résolut de le mortifier aux yeux de sa Maîtresse; il s'élança contre l'Anglois, &, du premier coup, le renversa à dix pas de son cheval. Les deux troupes ne se ménageoient point: Richard fit des prouesses incroyables, pour forcer le parti qui étoit en dedans, défendu par Roland, qui lui opposoit une résistance invincible. Richard fait le tour du camp, & tout ce qui se présente à ses coups, il l'écarte ou l'abat. Tous les Chevaliers le redoutent: Par-tout où il passe, il est comme l'aimant au milieu de la limaille de fer, lorsque leurs poles sont opposés; il règne un grand intervalle entre lui & ses ennemis. Enfin, l'avantage est égal entre les deux

Chefs; Richard reçut le prix du Tournoi par les Dames du côté de dehors, & Roland l'obtint de celles du dedans.

Charlemagne loua chaque Chevalier en particulier, il ne mit aucune différence entre les vainqueurs & les vaincus, encourageant les uns & les autres. Il donna un festin, auquel les Chevaliers, les Seigneurs & les Dames furent invités. La bonne opinion que l'Amoureux de Galles avoit témoignée de lui-même, avoit indisposé Richard : Soit prévention, soit jalousie, il le vit à regret l'amant de Clarice : Le hasard le plaça, à table, à côté d'elle; Richard lui marqua les attentions & les soins les plus empressés, Clarice n'y fut point insensible.

Richard, qui, depuis la trahison du Génie, étoit en garde contre la beauté, avoit été surpris de celle de la Princesse d'Angleterre : La conversation de Clarice, le son de sa voix, changèrent l'admiration de Richard en un sentiment plus tendre; avant la fin du repas, il en étoit plus amoureux, qu'il ne l'avoit jamais été d'Éléonore. L'orgueilleux Anglois étoit placé vis à vis : La jalousie dans le cœur, & le dépit sur le front, il les observoit, répondoit à son voisin d'un air distrait, & lançoit sur sa Maîtresse des regards foudroyans. Richard étoit gai, complaisant, aimable. L'Anglois étoit sombre, exigeant & sévère. Richard étoit modeste, sembloit ignorer son mérite, & parut étonné que Clarice eût entendu parler de ses exploits. L'Anglois ne ces-

soit de vanter les siens, & les exagéroit à sa Maîtresse. Les femmes ont un instinct singulier pour apprécier les bonnes ou les mauvaises qualités de leurs amans. Si leur cœur se trompe souvent, lorsqu'il se donne, leur esprit n'est jamais en défaut lorsqu'il nous juge. Le parallèle que Clarice fit de Richard & de l'Amoureux de Galles, lui fit voir, dans ce dernier, tous les défauts qu'elle n'avoit fait qu'apercevoir; la fureur, qu'elle voyoit dans ses yeux, lui fit trouver ces défauts insupportables. Richard vanta le bonheur de l'Anglois, & loua le choix de la Princesse. Elle rougit, & lui dit naïvement qu'elle n'avoit pas été à portée de choisir, & que le Prince de Galles lui avoit été donné par ses parens; qu'à la vérité, il l'adoroit, mais qu'elle n'avoit jamais pu le souffrir.

La fin du souper interrompit Richard. Il demanda à la Princesse la permission de la servir: L'Amoureux de Galles ne tarda point à les joindre. "Chevalier, lui dit-il, vous êtes aussi pressant auprès des Belles qu'aux Tournois; mais il me semble que Clarice vous coûtera plus à vaincre que son Amant,". Ce brusque reproche fit rougir Richard, & n'embarrassa pas moins la Princesse. Seigneur Chevalier, répondit l'intépide Normand, les armes sont journalières, vous avez été vaincu, aujourd'hui, je le serai, peut-être, demain. Quant à la belle Clarice, je sens qu'il faudroit être bien téméraire pour oser entreprendre une telle conquête. L'orgueilleux Anglois prit

au pied de la lettre le compliment de Richard. Je fais ce qu'elle m'a coûté, reprit-il, vous y perdriez vos peines : Ainsi, croyez-moi, la France vous offre mille beautés moins difficiles, attaquez-les; Clarice & moi applaudirons à vos victoires. Clarice, dit Richard, me nommera les cœurs que je dois attaquer, souffrez que je la consulte, & que je lui offre mes services en échange de ses conseils. L'Anglois ne répondit rien, prit un air sombre, & conduisit Clarice à la Reine, qui venoit à eux.

Le lendemain, Richard fit demander à la Princesse d'Angleterre la permission de la voir. L'Amoureux de Galles, Édouard, en fut informé, il se trouva chez Clarice, lorsque Richard y arriva. Tous les trois éprouvoient la gêne la plus cruelle : La Princesse se sentoit un penchant secret pour Richard, qui, de son côté, brûloit pour elle. Les yeux d'un jaloux sont pénétrants, mais l'orgueil d'Édouard étoit un voile qui le rassuroit. Il les obsédoit sans cesse, & cette contrainte, en irritant les feux de son rival, contribua beaucoup à lui enlever sa Maîtresse. Huit jours se passèrent dans cette gêne : Richard, enfin, profita d'un moment favorable, pour déclarer sa passion à Clarice. Si vous aimiez Édouard, lui dit-il, si votre cœur l'eût préféré à d'autres, je n'aurois jamais fait connoître mon amour. C'est une déloyauté que de chercher à désunir deux cœurs que l'amour a joints : Il abuse de l'autorité que vos parens ont sur vous : Il doit

en être puni. Clarice hésitoit; malgré l'amour qu'elle avoit pour Richard, sa reconnoissance pour l'Amoureux de Galles balançoit sa nouvelle passion. Si, lorsque vos parens, reprit-il, vous destinèrent à Édouard, ils avoient consulté votre cœur, l'auriez-vous accepté? Non, répondit la Princesse. Eh bien, dit Richard, je vous rends vos droits: Vous n'avez rien promis, vous n'avez pas à craindre d'être parjure. Clarice fut si ébranlée par tout ce qu'ajouta Richard, qu'enfin, elle l'accepta pour amant. Il lui promit de la délivrer du jaloux qui l'obsédoit, ou, du moins, de la mettre en état de se choisir librement un époux.

Après que les fêtes eurent pris fin, & que le départ de Clarice fut fixé, Richard, qui avoit su adroitement qu'Édouard devoit la reconduire en Angleterre, & la faire passer par la Normandie, partit, deux jours avant, ne s'arrêta point à Rouen, & alla s'enfermer dans un Château à dix lieues au delà, sur le chemin qui conduit à la mer; il ne prit, avec lui, qu'un Écuyer, auquel il ordonna de rester dans le donjon du Château, d'observer tout ce qui paroîtroit sur le chemin de Paris, & de l'avertir lorsqu'il verroit une Dame accompagnée de deux Demoiselles montées sur des haquenées blanches, escortées de onze Chevaliers. Cet ordre donné, Richard s'arma, tint son cheval tout prêt, & attendit l'avis de son Écuyer. Il fut un jour entier dans cette attente, montant, à tout instant, au donjon, dans la crainte que l'Écuyer ne s'endormît, &

parce qu'il sembloit qu'en observant lui-même, ils les apercevroat plutôt.

Il les vit, enfin, à une lieue de distance. Édouard marchoit à côté de Clarice, les deux Demoiselles les suivoient, quatre Chevaliers les précédoient, & les six autres fermoient la marche. Richard ne les a pas plutôt aperçus, qu'il monte à cheval, prend sa lance & va au devant d'eux. Dès qu'il est à portée de se faire entendre, il leur ordonne de se retirer, & de lui abandonner la Princesse qu'ils conduisent, & qui lui appartient. Clarice reconnut aisément la voix du Chevalier. L'Amoureux de Galles, qui ne le remit pas, lui cria : Insensé ! quelle est ton audace, d'oser, seul, t'exposer à une entreprise, pour laquelle cent comme toi ne seroient pas encore assez forts ? C'est ce qu'il faudra voir, repart Richard, en mettant l'épée à la main : Édouard alloit en venir au combat, deux des Chevaliers qui le précédoient l'en empêchèrent, & l'un d'eux prit sa place ; mais, d'un seul coup, Richard fit reculer au loin le cheval & celui qui le montoit : Le second eut le même sort. Alors, quatre Chevaliers réunirent leurs forces, & baissèrent leurs lances contre lui. Il les évite avec adresse, voltige autour d'eux, frappe l'un à la tête, l'autre à la cuisse, un troisième dans la visière, & enlève le quatrième de son cheval, le précipite à terre, & lui enfonce la tête dans le sable jusqu'à la poitrine : Ses jambes, en s'agitant, frappent le cheval de l'Amoureux de Galles, & lui portent, dans le

poitrail, un coup d'éperon qui le met en sang. Edouard est furieux ; il reconnoît Richard. La honte & la jalousie redoublent ses forces : Il court à lui : Richard l'attend. Edouard lui porte un coup d'épée, qui eût dû séparer en deux le Chevalier & sa monture ; mais Richard, qui voit le coup, le fait gauchir, & l'épée vole en éclats. Richard s'élançe sur lui, le prend d'une main, &, de l'autre, tient la pointe de l'épée au défaut de l'armure, prêt à la lui plonger dans le sein, s'il refuse de se rendre. Dans le moment que Richard est ainsi occupé, deux Chevaliers couroient sur lui, & alloient le terrasser : C'en étoit fait de lui, si Clarice ne fût accourue & n'eût détourné leurs lances. A ce moment, Edouard, qui se voit trahi, fait un soupir, demande grâce à Richard, & lui dit qu'il se rend. A peine Richard l'a-t-il quitté, qu'il voit le perfide prendre son poignard & le lever sur le sein de la princesse : Richard jette un cri, pousse son cheval, passe entre Édouard & Clarice, la sauve, revient contre l'assassin, le désarme, &, du même poignard, l'étend aux pieds de sa Maîtresse. Il restoit encore quatre Chevaliers ; Clarice leur propose de se retirer ; ils refusent. L'épée de Richard étoit émouffée, & les Chevaliers l'attaquent à la fois. Une des compagnes de Clarice descend de cheval, prend deux épées des Chevaliers étendus sur le sable, en donne une à Richard, & garde l'autre, en cas d'évènement. Le Chevalier attend ses ennemis de pied ferme ;

lorsqu'ils sont prêts à le frapper, il se détourne & passe derrière eux. Il ne les frappe pas, mais il porte de si rudes coups sur la croupe de leurs chevaux, que tous les quatre, en un clin d'œil, sont emportés à plus de deux cents pas; deux des chevaux s'abattirent & expirèrent sur la place; les deux autres refusèrent d'obéir à la voix & à l'éperon. Richard ne voulut point profiter de l'avantage qu'il avoit d'être à cheval, il donna le sien à garder à une des Dames, & se présenta au combat contre les deux Chevaliers, qui étoient à pieds. Ils rougirent de l'attaquer à la fois; Richard les blessa l'un après l'autre, & les laissa sur le sable; il s'avance vers les deux qui restoient: Étonnés des prodiges dont ils venoient d'être témoins, ils lui demandèrent grâce; il la leur accorda; ils se rendirent. Richard envoya ordre à son Écuyer de faire enterrer les morts, & de faire transporter les blessés à Rouen dans son Palais.

Alors, Richard dit à Clarice qu'il avoit rempli la promesse qu'il lui avoit faite, de la mettre à portée de se choisir un époux. Vous êtes libre, lui dit-il, je vous adore: Mais, si je ne puis vous plaire, ordonnez, j'irai moi-même vous remettre dans les bras de l'heureux époux que vous choisirez. Clarice lui répondit que son choix étoit fait; mais qu'elle dépendoit du Roi son père. Richard la rassura, & Clarice lui jura qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que lui. Le Chevalier tomba à ses genoux, & lui jura,

à son tour, une fidélité à toute épreuve. Quand les morts & les blessés furent enlevés, Richard, Clarice, ses deux compagnes, & les deux Chevaliers prisonniers, prirent le chemin de Rouen, où ils furent reçus avec la plus grande joie. Richard eut le plus grand soin des blessés; il y en eut trois qui guérirent de leurs blessures. Peu de jours après, Richard convoqua les Etats, & raconta tout ce qui s'étoit passé depuis le moment qu'il avoit vu Clarice, jusqu'au combat de l'Amoureux de Galles. Il fut interrompu par un murmure qui s'éleva dans l'assemblée. Ce Prince, que Richard croyoit avoir tué, palpitoit encore, lorsqu'on se dispoit à l'enterrer. L'Ecuyer le secourut, & ses soins le rendirent à la vie. Il lui demanda le secret le plus inviolable; l'Ecuyer le promit. Edouard fut rétabli, en peu de jours; il se montra à quelques amis à Rouen. Il leur dit que le Duc ne manqueroit pas de se vanter de l'avoir tué, mais qu'en cela, comme sur bien d'autres exploits, il avoit l'art d'en imposer à la crédulité du peuple.

Lorsque Richard, en parlant aux Etats, en vint à la mort d'Edouard, ceux qui l'avoient vu, ne manquèrent pas de se récrier. Richard interpella Clarice; elle protesta qu'elle l'avoit vu tomber à ses pieds. On fit venir l'Ecuyer, qui avoua la vérité. Un inconnu présenta au Duc une lettre, qu'un Anglois, qu'il n'avoit jamais vu, lui avoit remise, & qui s'étoit embarqué dans le même moment. Le Duc l'ouvre

& la lit en présence des États : ÉDOUARD, PRINCE DE GALLES, à RICHARD, DUC DE NORMANDIE. " Tu m'as ravi
„ ce que j'avois de plus cher; &, comme si le
„ titre de Ravisseur ne te suffisoit pas pour
„ te déshonorer aux yeux des Nations, tu te
„ vantes d'avoir donné la mort à ton rival:
„ Je te prévien que je pars, & que, si, dans
„ quatre jours, tu ne me renvoyes pas Clarice
„ à Londres, je viendrai, avec une puissante
„ armée, ravager la Normandie, t'arracher ta
„ proie, & punir, par ton supplice, ta per-
„ fidie & ton imposture.

Après la lecture de cette lettre, Richard dit à ses sujets qu'il étoit prêt de soutenir, les armes à la main, que tout ce qu'il avoit raconté, à l'exception de la mort d'Edouard, qu'il croyoit certaine, étoit exactement vrai; que, s'il avoit besoin de se justifier auprès d'eux, il n'y avoit qu'à interroger les Prisonniers. Tout le monde, d'une voix unanime, s'écria que c'étoit une chose inutile, & qu'on en devoit croire Richard. Je prévois, ajouta-t-il, que nous allons avoir sur les bras une guerre sanglante avec le Roi d'Angleterre, qu'Edouard n'a pas manqué de prévenir. Mon dessein étoit de vous proposer Clarice pour Souveraine; vous voyez sa beauté, & vous avez souvent entendu parler de ses vertus. Elle n'eût aspiré qu'à faire votre bonheur & le mien: J'aurois pu l'épouser, sans vous consulter; mais, comme vous êtes chers à mon cœur, c'étoit de vous que je voulois la tenir.

La menace d'Édouard est une circonstance qui mérite vos réflexions. C'est à vous à délibérer, si vous aimez mieux que votre Souverain se couvre d'un opprobre qui réjaillira sur vous, en renvoyant une jeune princesse à des tyrans, ou si vous préférez mon honneur, & le vôtre, à une qu'il faudroit acheter par une ignominie. On ne perdit aucun temps à délibérer; toute l'assemblée s'écria: CLARICE, ET LA GUERRE.

Aussi-tôt Richard dicta lui-même le Cartel, qu'il fit écrire par un de ses Ministres. RICHARD, DUC DE NORMANDIE, à ÉDOUARD, PRINCE DE GALLES. „ Un
 „ ravisseur est celui qui, comme toi, abuse
 „ de l'autorité d'un père injuste, pour se ren-
 „ dre maître d'un cœur dont il n'est pas di-
 „ gne, & auquel il ne laisse pas la liberté du
 „ choix. Je n'ai délivré Clarice de ta tyran-
 „ nie, que pour lui rendre cette liberté; elle
 „ en dispose en ma faveur; si elle m'eût or-
 „ donné de la rendre à tes vœux, j'aurois res-
 „ pecté ses ordres; mais, pour le bonheur de
 „ mes sujets, elle préfère d'être leur Souve-
 „ raine à l'honneur de régner, un jour, avec
 „ toi, sur l'Angleterre. Si tu n'avois pas
 „ craint de combattre seul à seul contre moi,
 „ tu n'aurois pas été chercher l'appui d'une
 „ armée. De quelque manière que tu viennes
 „ en Normandie, je t'y attends. Mes sujets
 „ se disposent à recevoir tes troupes: Il n'en
 „ est aucun qui n'ait ri de tes menaces; juge
 „ du cas que j'en fais.

On applaudit à ce Cartel. Richard l'envoya par un Héraut, qui conduisit, en même temps, les prisonniers au Roi d'Angleterre. Il étoit déjà prévenu que Clarice acceptoit la main de Richard. Il jura la perte du Duc, & protesta qu'il auroit Clarice, malgré lui. Il avoit déjà donné des ordres pour lever des troupes, Édouard en rassembloit de tous côtés. Le Roi voulut commander lui-même son armée : Il fit Édouard son Lieutenant-Général, & sous lui, le Duc de Northumberland & le Comte de Winchester. Tous les Seigneurs Anglois demandèrent à l'accompagner. Il fit un armement considérable, qu'il chargea de toute sorte de munitions; & lorsque tout fut rassemblé, on s'embarqua, & l'armée Angloise descendit à Dieppe.

CHAPITRE VI.

Descente des Anglois en Normandie. Rencontre de Richard. Bataille, victoire extraordinaire. Partie de chasse. Miroir constellé. Etrange aventure de Richard.

LE Roi d'Angleterre fit sa descente sans obstacle; Richard ne fit aucun effort pour s'y opposer. Il attendit les Députés du Roi, qui le sommèrent de rendre Clarice, s'il ne vouloit exposer son pays à la destruction, & ses habitans à toutes les horreurs de la guerre.

Richard répondit qu'il défendrait son épouse jusqu'à la dernière goutte de son sang, & qu'il comptoit assez sur la fidélité de ses sujets, pour espérer que, tant qu'il en resteroit, ils ne l'abandonneroient pas.

Richard avoit demandé du secours à Roland & à Renaud de Montauban : Ils ne purent lui en donner aucun ; ils étoient occupés à la guerre, que Charlemagne faisoit contre les Sarrasins, qui, après avoir été chassés de la France, y étoient encore entrés, & menaçoient de s'emparer de l'Aquitaine. Le Roi d'Angleterre se félicita de leur absence, & crut que, sans eux, Richard ne pourroit jamais soutenir ses efforts. Il assembla son Conseil, & il fut décidé de profiter du désordre où l'arrivée des Anglois avoit dû jeter les habitans. Les ennemis étoient campés au delà de Dieppe. Dès que Richard fut la résolution du Conseil, il ne voulut point les attendre, & marcha vers eux avec audace : Il avoit pour maxime, qu'à la guerre, il faut se laisser attaquer le moins qu'on peut. Il avoit donné l'aile droite à commander au Comte de Mortaigne, & la gauche au Comte d'Alençon.

Dans le temps qu'il étoit en marche pour joindre les ennemis, il aperçut, au fond d'un valon, un jeune homme richement armé, sur un cheval noir de la plus grande beauté. Le jeune Chevalier s'approcha d'un air modeste, & Richard fut frappé de sa figure : Il lui trouvoit une ressemblance singulière avec Eléonore, il soupira, & n'eut aucune mé-

fiance. Il lui demanda par quel hasard, dans un jour où l'on se préparoit à combattre, il se trouvoit dans cet endroit écarté. Je suis étranger, dit le jeune homme, & n'ai pris aucun parti. Cependant, votre valeur m'intéresse, le petit nombre de vos troupes, l'absence de Roland & de Renaud, sur lesquels vous comptiez, l'orgueil du Prince de Galles, me déterminent à vous offrir mon bras; mon secours ne vous fera, peut-être, pas indifférent; quoique jeune, ces mêmes Renaud & Roland ont daigné m'applaudir, quelquefois; je connois l'armée ennemie; la langue angloise m'est aussi familière que la françoise; à la faveur de mon armure étrangère, je puis parvenir jusque dans la tente du Roi, & assister à ses conseils les plus secrets. Si vous daignez accepter mon secours, je vous l'offre, mais à condition que, lorsque j'aurai besoin du vôtre, vous ne me le refuserez pas, dans quelque circonstance que je me trouve. Richard y consentit, & le jeune homme l'assura que, tant qu'ils seroient unis, l'armée n'avoit rien à craindre. Richard avoit bien de la peine à concilier l'air modeste de ce jeune homme avec les prouesses dont il se vançoit.

Le Duc, accompagné du Chevalier inconnu, se mit à la tête de ses troupes. Dès que les deux armées furent en présence, le jeune Chevalier, avec la permission de Richard, fit donner le signal de la bataille par les trompettes; ce brusque empressement, auquel les Anglois ne s'attendoient pas, les étonna. Mais

ils furent bien plus surpris, lorsque les deux Chevaliers se précipitèrent au milieu d'eux, & abattirent plus de mille hommes en moins d'une demi-heure. Le feu qui dévore un chaume est moins prompt à nettoyer un champ. Leurs chevaux étoient comme deux lions. Ils devançoient les ennemis, qui prenoient la fuite, & les forçant de revenir sur leurs pas, les fugitifs faisant face à ceux qui vouloient fuir, les choquoient, ils s'embarassoient les uns les autres, & ne songeoient point à se défendre. Il n'y eut pas un seul coup de leurs épées qui portât à faux. A la faveur de ces deux Héros, les Normands pénétrèrent dans les lignes des ennemis, & les enveloppèrent de tous côtés. Edouard essaya de les rallier & de former une colonne qui fit face de tous côtés. Les Chevaliers s'aperçurent de cette manœuvre, ils l'attaquèrent de front, pénétrèrent jusqu'au centre, & ouvrirent un passage aux Normands, qui dissipèrent cette masse énorme. Le Chevalier inconnu rencontra le Roi d'Angleterre; il voulut le conduire à Richard: Il lui proposa de se rendre; ce Prince ne lui répondit que par un coup d'épée, le jeune Chevalier l'abattit à ses pieds d'un coup de la sienne. De son côté, Richard avoit rencontré le Prince de Galles, qui cherchoit à l'éviter. Pour cette fois, lui dit le Duc, je t'ôterai le moyen de me démentir, quand on publiera que je t'ai tué; aussi-tôt il lui abat la tête d'un revers, & ordonne qu'on la mette au bout d'une pique & qu'on la porte à Rouen.

Dès que le bruit de la mort du Roi fut répandu dans son armée, & qu'on vit la tête du Prince de Galles, les Anglois prirent la fuite avec précipitation, & plusieurs se noyèrent en s'embarquant, croyant avoir toujours les Chevaliers à leurs trousses. L'inconnu, en les voyant fuir, les défit; sa voix les faisoit fuir encore plus vite. Enfin, ils disparurent, & leur camp resta tout entier au pouvoir des Normands, sans que les Anglois eussent emporté un seul pavillon.

Le Chevalier inconnu vint rejoindre Richard, lui demanda s'il étoit content de son service. Le Duc le combla d'éloges & de témoignages de reconnoissance. Il le pria de lui dire qui il étoit, & ce qu'il pourroit faire pour lui. Me tenir votre parole, lui dit l'Inconnu; quant à mon nom, c'est un secret qui n'est pas en mon pouvoir de vous dire. Richard voulut l'amener à Rouen & lui donner des fêtes, l'Étranger le remercia; il lui promit qu'ils se reverroient, gagna la forêt, & disparut.

Le Duc, accompagné des Chevaliers & des Seigneurs de sa Cour, qui s'étoient le plus distingués à la bataille des Anglois, rentra dans Rouen, au milieu des fêtes & des acclamations du peuple. Clarice vint au devant de lui; sa joie étoit altérée par la douleur qu'elle avoit de la mort du Roi son père. Elle avoit appris qu'un Inconnu, qui avoit voulu le faire prisonnier, l'avoit tué. Richard, qui n'en vouloit qu'au Prince de Galles, & qui eût désiré

que le Roi se fût porté à un accommodement, le pleura avec elle & la consola peu à peu. Le Trône d'Angleterre fut occupé par la Reine, qui fit sa paix avec Richard, & qui l'aima comme son fils.

Peu de jours après la bataille, Richard voulut donner à sa femme le plaisir de la chasse. Le rendez-vous étoit au milieu de la forêt. Lorsque les Chasseurs furent assemblés, le Duc s'aperçut que ses chiens étoient harassés & couverts de blessures. Il s'en plaignit à ses Officiers, qui lui dirent qu'il y avoit un gros sanglier blanc qui ravageoit la forêt, & qui attaquoit également les bêtes fauves & les chiens. Richard se proposa de le chasser; ses piqueurs lui dirent que ce sanglier appartenoit aux Fées Clorifandre & Eglantine, qui avoient pris soin de l'élever dans leur parc; il s'étoit échappé depuis quelque temps, & les Fées avoient promis une récompense magnifique à celui qui le leur rameneroit en vie. Richard alla lui-même chez les Fées, leur demanda la permission de chasser leur sanglier, & leur promit de le leur ramener. Elles furent sensibles à l'attention de Richard, & le remercièrent de ses soins, quoiqu'ils fussent inutiles, parce qu'il étoit dans la destinée de cet animal de ne pouvoir être pris que par un Duc de Normandie, né d'une Chrétienne & d'un Sarrasin. Richard fut fâché de cette circonstance, n'entreprit point la chasse du sanglier, offrit ses services aux Fées, & se retira. Elles lui firent présent d'un petit miroir de poche constellé, qui avoit la vertu
de

de détruire les enchantemens. Elles lui apprirent la manière de s'en servir. Quoiqu'on ne chassât pas le sanglier blanc, la Duchesse ne fut pas moins satisfaite de sa partie de chasse.

Le Duc s'étoit beaucoup fatigué. Il étoit dans le plus profond sommeil, lorsque, vers minuit, il fut éveillé en sursaut : Sa porte s'ouvre, & le Chevalier inconnu, qui l'avoit si bien secondé le jour de la bataille de Dieppe, ouvre ses rideaux. Richard, lui dit-il, je viens vous sommer de votre parole : Il n'y a pas un moment à perdre, armez-vous & suivez-moi. Richard avoit quitté son lit avant que l'Étranger eût cessé de parler. Lorsqu'il fut armé, il lui demanda où il falloit le suivre. A une aventure, dit l'Inconnu, où vous pourriez bien perdre le beau titre de Chevalier sans peur, que tout le monde vous donne. J'y perdrai plutôt la vie, reprit Richard, j'ai été tourmenté par des lutins, tracassé, pendant sept ans, par ma femme, qui étoit un vrai démon; j'ai dansé avec les Hellequins, je me suis battu avec les Chevaliers les plus renommés, rien de tout cela ne m'a effrayé. Nous verrons, interrompit le jeune homme, suivez-moi.

Richard suivit son conducteur dans la forêt; ils y trouvèrent douze Chevaliers qui se préparoient à combattre, & qui s'exerçoient, en attendant le jour. Richard demanda qui ils étoient. Des Paladins, répondit l'Étranger, qui ne craignent guère votre intrépidité, & qui, certainement, vous feront trembler. Jeune homme, s'écria Richard, fais-tu que tu me

donnés envie de les attaquer , pour te prouver que je ne les crains pas ? Il n'est pas temps encore , lui dit l'inconnu , réservez votre courage pour une meilleure occasion.

Toute la vengeance que la Fée Minucieuse vouloit tirer de Richard , consistoit à lui faire perdre son nom d'intrépide ; le Génie Brudner s'y étoit engagé , mais ses ruses & ses efforts avoient toujours échoué. Il avoit résolu , cette nuit , de venir à bout de son entreprise. Lorsque Richard & le Génie , car l'Inconnu étoit Brudner lui-même , furent bien enfoncés dans la forêt , un Écuyer , d'une figure hideuse , & portant une torche dans chaque main , paroît , & s'écrie : Que tardes-tu ? Le grand Nazoméga t'attend. Ce Chevalier fanfaron , qui doit te servir de second , pour quoi ne l'amènes-tu pas ? Ne devois-tu pas prévoir qu'il seroit aussi effrayé que toi , lorsque tu lui proposerois de combattre contre nous ? Richard pouvoit se modérer à peine ; laisse-moi faire , dit-il à son conducteur , tu vas voir rouler sa tête sur le sable. Le jeune homme l'arrêta ; Richard dit à l'Écuyer : Rends grâce au mépris que j'ai pour toi , si tu respires encore ; mais , va dire à celui qui t'envoie , que , fût-il escorté de l'enfer , je le combattrois. Eh bien , reprit le hideux Ecuyer , en secouant ses torches , & en riant , suivez-moi. A peine ont-ils fait quelques pas , que les arbres qui les environnent se courbent , éclatent , & que toute la forêt semble crouler sur leurs têtes. L'Écuyer , avec une de ses torches , met le feu

à une feuille, &, dans l'instant, Richard se trouve sous une voûte de flamme. Il voit, à chaque branche, un glaive suspendu: Un vent violent agitoit ces glaives qui s'entrechoquoient. Le jeune Chevalier paroissoit transi de peur. Que crains-tu, lui dit Richard, courons-nous plus de danger ici qu'au centre des colonnes Angloises? Avons-nous à perdre, aujourd'hui, une vie de plus qu'en un jour de bataille? Cet Écuyer t'annonçoit un combat, où donc sont nos adversaires? Quel est le juge des joutes à qui nous devons nous adresser? A peine a-t-il parlé, qu'un coup de foudre frappe un arbre voisin, fend l'écorce & en fait sortir un démon d'une taille prodigieuse; il n'avoit qu'un œil placé au milieu de la poitrine; il avoit dix oreilles & point de mains; il n'avoit rien qui pût désigner son sexe: Une balance étoit suspendue devant lui; à ses pieds, étoit un tas de couronnes & un glaive. L'Ecuyer conduisit les deux Chevaliers devant le démon. Nazoméga parut en même temps; il accusa le jeune Chevalier d'avoir violé sa fille, & Richard d'avoir assassiné le Roi d'Angleterre, après avoir enlevé Clarice. Nazoméga offrit la preuve de tous ces faits. J'ignore, dit Richard, si ce jeune homme a violé ta fille, mais je sais que tu mens, lorsque tu avances que j'ai tué le Roi d'Angleterre, & que j'ai enlevé Clarice. Le Roi a péri en brave guerrier, par les mains d'un guerrier plus brave que toi, & Clarice m'a choisi librement pour époux: Quiconque dit le contraire,

ment, & je suis tout prêt à le lui prouver à pied & à cheval, & avec telles armes qu'il jugera à propos. Nazoméga parut furieux; il demanda au juge de leur octroyer le champ de bataille, qui fut accordé dans l'instant. Il jeta son gantelet; Richard alloit le relever, lorsque le Chevalier le prit, en représentant au Duc qu'il s'étoit offert pour second, & que, n'ayant pas d'autre adversaire, il ne devoit combattre que dans le cas où le premier tenant seroit vaincu. Richard se plaça à côté du Juge, pour être spectateur du combat.

Nazoméga étoit d'une taille gigantesque; ses yeux étoient rouges & étincelans, son nez avoit la forme, d'une trompe d'éléphant, étoit d'une grosseur énorme, & alloit se perdre sous son menton. Sa tête, pointue, étoit chauve d'un côté & couverte d'une forêt épaisse de cheveux de l'autre: Toute son armure étoit d'un cristall de roche très-poli; il étoit monté sur une écrevissè, qui, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, avoit une toise & demie, ses antennes avoient quinze pieds. On proposa au Chevalier le choix entre une monture semblable & son cheval; il préféra la dernière. Ils prirent du terrain, le Chevalier s'élança sur son adversaire: Nazoméga, qui avoit arraché une des antennes de l'écrevissè, & qui s'en servoit au lieu de lance, l'attendit de pied ferme. Le Chevalier rompit sa lance sur l'écu du Géant; &, tandis qu'il se retournoit pour prendre du terrain, l'écrevissè ne fit qu'étendre sa jambe, saisit le Chevalier avec

sa pince, l'enlève de dessus son cheval & le terrasse. Le Chevalier demanda grâce & s'avoua vaincu : Qu'on le garde, dit Nazoméga, & qu'on le donne, demain, à mon écrevisse, après son avoine.

Richard monte à cheval & prend du terrain; il entend un coup de tonnerre, & voit, aussi-tôt, la voûte enflammée vomir, de toutes parts, des démons qui voltigent, & qui prennent leurs places pour être témoins du combat. Nazoméga pique son écrevisse, qui ne fait que s'appuyer sur ses pattes de derrière, & joint le Duc : Nazoméga lui porte un coup d'antenne, elle se brise contre ses armes. Le Monstre met l'épée à la main, Richard ne demande pas mieux; il aperçut la monture de Nazoméga qui levoit la pince; le Duc se retourne à propos & la coupe d'un revers, il en revint aussi-tôt une nouvelle; alors, le combat devint furieux, les coups tomboient sur leurs heaumes comme la grêle : Nazoméga en portoit de si terribles, que le plus dur rocher eût volé en éclats. Richard eût dû périr mille fois, mais il ne sentoit rien; il passa deux ou trois fois son épée au travers du corps de son adversaire, qui ne s'en portoit pas plus mal.

Ce combat fut interrompu par l'arrivée des douze Chevaliers, que Richard avoit rencontrés dans la forêt. Deux étoient montés sur des tigres, deux sur des léopards, les deux autres sur des lions, les deux qui suivoient sur des rhinocéros, deux sur des dromadaires,

& les deux derniers sur des chevaux ailés. Richard se vit attaqué, à la fois, par ces douze combattans, plus épouvantables par leurs figures, que par les animaux qu'ils montoient. Leurs yeux paroissoient immobiles & dardoient des rayons qui éblouissoient Richard. Il ne s'effraya de rien, il se jeta au milieu d'eux, & le mit tous hors de combat. Alors, Nazoméga dit à Richard : Tu l'emportes; mais fais-tu pour qui tu te bats, c'est pour ton Génie persécuteur, le même que tu as épousé sous le nom d'Éléonore, & qui t'a si bien secondé dans la bataille contre les Anglois. Comment, traître! s'écria le Duc, tu voudrois me persuader que ce brave Chevalier est un Génie, un Enchanteur, un Démon. Tu mens, & je suis prêt à te prouver qu'il est le plus vaillant de tous les Chevaliers que j'ai vus. Homme téméraire, reprit Nazoméga, fais-tu contre qui tu combats? Sans doute, dit Richard, contre de Faux-monnoyeurs & des Brigands déguisés qui dévastent ma forêt. Tu te trompes, répondit le Chevalier au nez courbé, c'est contre des Démons, que ce Génie a évoqués des enfers. Je ne fais quel est son dessein; il nous rassemble, ici, pour te combattre jusqu'à ce que tu avoues que tu as peur. Oh! parbleu, vous combattrez trop long-temps, lui dit-il, car, de ma vie je n'ai menti, ni ne mentirai. S'il est un Génie, comme vous le dites, pourquoi l'avez-vous terrassé? Pourquoi étoit-il transi de peur, quand il a com-

battu! Pour t'effrayer toi-même, répondit Nazoméga. N'importe, dit Richard, quel qu'il soit, je le regarde comme très-vaillant & très-loyal, & je suis ici pour le soutenir. Chevalier obstiné, reprit Nazoméga, fais-tu qu'il y va de ta vie, & que quiconque ose lutter avec nous doit succomber à la fin; crois-moi, soumets-toi, rends-moi les armes, fléchis le genou devant le grand Juge, & nous te laisserons aller; aussi bien, as-tu besoin de repos. Richard ne repliqua au harangueur que par un grand coup d'épée par le nez. Leur combat recommença; mais Richard, voyant que les coups qu'il porte à son adversaire, ne lui font aucun mal, &, enfin, convaincu qu'il se bat contre les Démons, tira adroitement de sa poche le miroir que lui avoient donné les Fées Eglantine & Clorifandre, l'attache à son heaume, &, à mesure que les objets enchantés se peignent dans la glace, ils disparaissent. Les Démons restèrent immobiles; leurs corps phantastiques s'évaporèrent dans les airs, & leur esprit rentra dans les demeures sombres: Les feux, qui formoient la voûte du champ de bataille, parurent un brouillard léger, qui tomba en rosée, & Richard se trouva seul avec le Chevalier inconnu.

Il y avoit vingt-quatre heures que le charme duroit, & que Richard combattoit: Il étoit une heure après-midi. Lorsqu'il eut détruit l'enchantement, il s'adressa au jeune Chevalier. Puisqu'il n'y a plus de combattans, lui

dit-il, il est temps que je me retire, à moins que je ne puisse vous servir encore : En attendant, dites-moi si tout ce que m'a dit ce phantôme au grand nez, est vrai ou faux ? Je vois bien qu'il y avoit de l'enchantement ; mais seroit-il possible que je me fusse battu, tout un jour, contre le Diable ? Est-il vrai que vous le soyez vous-même ? Le faux Chevalier lui avoua qu'il avoit promis à la Fée Minucieuse de la venger : Il lui raconta l'histoire de l'antipathie qui régnoit entre elle & la famille de Richard depuis le mariage du Duc Hubert, les efforts inutiles de différens Génies contre Hubert & son épouse, contre Robert, &, enfin, les moyens qu'il avoit imaginés lui-même, pour faire perdre à Richard sa réputation de Chevalier sans peur. Vous me faites une injure cruelle, lui dit-il, en me confondant avec les Démons que vous avez combattus. Ces esprits subalternes sont soumis à nos ordres, un pouvoir suprême les oblige à nous obéir, malgré eux-mêmes ; je les ai évoqués, & c'est moi qui leur ai prescrit tout ce que vous venez de voir ; sans votre talisman, j'aurois poussé les choses plus loin.

Tout ce que disoit le Génie étoit nouveau pour Richard ; il lui expliqua l'origine des Génies, des Fées, des Sylphes, des Esprits aériens, des Salamandres, des Ondins & des Gnomes. Les Génies ont un art d'enseigner & d'instruire avec une si grande facilité, qu'un mot leur suffit pour mettre un homme au fait du système le plus compliqué. Richard, après

un quart-d'heure d'instruction, en favoit autant que Brudner lui-même, & c'est, dit-on, d'un descendant du Duc, que le Comte de Gabalis avoit appris les secrets qu'il eut l'imprudence de communiquer à un certain Abbé babillard, qui en fit part au public : On a, depuis, porté l'indiscrétion jusqu'à les mettre sur les trois théâtres de Paris.

Quelques promesses, dit le Génie au Duc, que j'aye faites à la Fée Minucieuse de la venger, je vois bien qu'il m'est impossible de réussir; je ne sais quel est le Génie qui vous protège, il est supérieur à moi : Au surplus, quand il ne le seroit pas, votre valeur & votre caractère m'attachent à vous pour toujours : Je fais que j'ai tout à craindre de la Fée Minucieuse, mais, il en arrivera ce qu'elle voudra; comptez sur moi dans toutes les occasions où je pourrai vous être utile. A ces mots, le Génie & le cheval disparurent. Richard, se trouvant seul, réfléchit sur tout ce qui venoit de se passer, & conjectura que la plupart des évènements, dont les Philosophes se donnoient tant de peines inutiles pour découvrir les causes, n'en avoient d'autres que les Enchanteurs & les Génies. Il se retira dans son palais, où son épouse l'attendoit avec impatience : Il lui raconta son combat, elle frémissoit à chaque mot, & ne comprenoit pas comment son mari n'en faisoit que rire.

 C H A P I T R E VII.

Combats & victoires multipliés de Richard. Bataille contre les Sarrasins. Histoire de Henriette & d'un Chevalier François.

RICHARD s'occupoit, à Rouen, du bonheur de son peuple, dont il partageoit l'amour avec Clarice; elle adoroit son époux, qui s'étudioit toujours à lui donner des preuves de sa tendresse. Deux enfans furent les gages qu'ils se donnèrent de leur amour. Il en destina un à lui succéder au trône d'Angleterre, & l'autre, au Duché de Normandie. Il ne consulta, pour leur éducation, ni les Courtisans, ni les Philosophes; il ne consulta que la nature, & n'envisagea que leur destination. Il les éloigna également de la vie molle des Grands, & de la trop grande application aux sciences abstraites: Il aimoit & respectoit les Savans, mais il croyoit qu'un Roi n'avoit besoin que d'être éclairé sur l'utilité des sciences: Il voulut que ses enfans connussent assez les arts, pour récompenser ceux qui les faisoient fleurir dans leurs États, & pour n'être pas la dupe des Charlatans. Il se réserva le soin de former leurs cœurs, par l'exemple de ses vertus; il étoit persuadé que les leçons de la morale ne germent, presque jamais, quand elles tombent sur un caractère naturellement pervers

ou qu'on n'a pas eu soin de le disposer dès l'âge le plus tendre.

Le Duc de Normandie se livroit à ces devoirs importans, plus essentiels à la félicité publique, & plus honorables pour le Souverain, que les faits d'armes les plus éclatans, lorsque Charlemagne apprit que les Sarrasins, que Charles-Martel avoit éloignés des frontières de la France, menaçoient encore l'Aquitaine. Charles ne voulut point leur donner le temps d'exécuter leur entreprise. Pour les prévenir, il résolut de les attaquer, lui-même, sur leurs propres foyers. Il envoya des Hérauts dans toutes les Provinces, & chez tous ses Feudataires : Il invita tous les Chevaliers François, & tous ses alliés, de se rendre auprès de lui, pour partir en même temps : Il manda au Comte de Toulouse, qu'ayant assigné les plaines qui entourent sa capitale, pour le rendez-vous général des troupes, il les y attendit pour les recevoir, & que tous les Chevaliers, qui devoient accompagner leur Roi dans l'expédition des Sarrasins, y arrivoient, dans peu de jours, avec lui.

Lorsque l'invitation de Charlemagne fut parvenue à Richard, il écrivit au Roi qu'il se rendroit à Paris aussi-tôt qu'il auroit fait avertir les Comtes d'Alençon, de Mortaigne & de Caen, à chacun desquels il donna trois cents Gendarmes à conduire, outre ceux qu'ils avoient sous leurs ordres : Il se joignit encore à eux un grand nombre de Chevaliers. Cette troupe se mit en marche, quelques jours

avant le départ de Richard : Lorsqu'il comprit qu'ils étoient près d'arriver, il se couvrit de ses plus belles armes; rien n'étoit comparable à leur éclat & à leur bonté, que leur magnificence. Un jeune homme d'une beauté surprenante, qu'il avoit rencontré, quelque temps avant, au milieu de la forêt, les lui avoit remises. C'étoit sans dessein que Richard s'arma; il monta à cheval, & ne prit qu'un Écuyer avec lui. Il arriva, le lendemain, dans la forêt Royale, à environ une lieue de Paris, & s'y cacha dans l'endroit le plus épais.

Dès que le jour eut paru, Richard fit parer magnifiquement son Écuyer, & l'envoya vers Charlemagne, avec la plus sévère défense de dire son nom. L'Écuyer trouva le Roi, environné de douze Pairs, des Chevaliers & des Barons : Il dit au Roi. Sire, dès que vos ordres ont été connus du Chevalier, mon maître, il a mis la plus grande diligence à les remplir : Il est dans la forêt Royale; &, avant que de venir à votre Cour, il désireroit d'éprouver son courage contre quelqu'un de vos Chevaliers, soit à la lance, soit à l'épée. L'Écuyer demanda permission pour son maître de défier les Chevaliers qui étoient présens.

Olivier, Comte de Vienne, accepta le défi, & dit à l'Écuyer, qu'il pouvoit annoncer à son maître, quel qu'il fût, que, puisqu'il desiroit combattre, il pouvoit être assuré qu'il trouveroit, dans la forêt, un rival qui tâcheroit de se rendre digne de lui. L'Écuyer

alla porter cette réponse à Richard. Olivier le suivit de près, armé d'une lance à toute épreuve. Dès qu'il parut dans la forêt, il trouva Richard, qui attendoit, prêt à combattre contre le premier qui se présenteroit. Après s'être salués, ils prirent du terrain & s'élançèrent l'un contre l'autre, avec la rapidité d'un aigle qui fond sur sa proie. Quoique la lance d'Olivier eût été éprouvée, l'effort avec lequel il frappa Richard, & la bonté de l'armure de celui-ci, la fit voler en éclats. Richard fut ébranlé de ce coup, il se remit : Olivier lui opposa vainement son écu; la force qu'il mit à lui résister ne servit qu'à accélérer sa chute; il tomba renversé par dessus la croupe de son cheval, qui fut si épouvanté, qu'il abandonna Olivier. Ce Chevalier se releva tout honteux; &, après que son Ecuyer lui eut ramené son cheval, & rassemblé les pièces de sa lance, ils repartirent : Olivier revint à la Cour de Charlemagne, & raconta, avec franchise, ce qui venoit de lui arriver.

Oger le Danois ne put entendre, de sang-froid, le récit de ce combat, il se proposa de venger Olivier. Il s'arma & partit pour la forêt Royale. Richard s'attendoit bien que la défaite d'Olivier lui susciteroit un nouvel adversaire : Il étoit à l'entrée de la forêt; ils ne s'aperçurent pas plutôt, qu'ils se mirent à combattre. Oger porta un coup si terrible, qu'il renversa le cheval de Richard sur sa croupe; mais il se releva aussi-tôt, & Richard, furieux, porta un coup de lance à Oger, qui

le jeta sur la poussière, & lui fit perdre connoissance : Après s'être remis, il remonta ; & , ne voyant plus paroître son adversaire, qui s'étoit retiré dans la forêt lorsqu'il avoit vu tomber Oger, il s'en retourna tout affligé à la Cour. Olivier vint au devant de lui, & , le voyant triste & rêveur, il lui demanda des nouvelles du combat. Mon cher cousin, lui dit-il, nous n'avons rien à nous reprocher, je n'ai pas été plus heureux que vous.

Oh ! parbleu, nous verrons, dit Roland, qui fera le plus fort ; il y aura bien du malheur, si je ne venge l'un & l'autre. Il ordonne, aussi tôt, à son Ecuyer de lui amener son cheval, & de lui apporter son écu & sa lance. Il brûloit d'impatience d'en venir aux mains ; il s'avança dans la forêt avec joie, dans l'espérance d'y trouver un Chevalier digne de lui. Richard reconnut Roland à sa marche fière & rapide. Il alla à sa rencontre, & régla le pas de son cheval sur celui de son adversaire. Ils se frappèrent en même temps, & , comme deux corps également solides, lancés l'un contre l'autre avec la même rapidité, ils reculèrent avec la même vitesse. Richard fut renversé sur la croupe de son cheval & se retint ; mais, Roland avoit fait un si grand effort, qu'il tomba par terre avec le sien, qu'il eut beaucoup de peine à faire relever. Il y remonta à l'aide de son Ecuyer : Il chercha par-tout son ennemi, faisant retentir la forêt de ses cris : C'étoit la première fois qu'il lui arrivoit d'être vaincu ; il vouloit se venger. Richard, qui ne

combattoit que pour faire connoître sa valeur, & à qui il suffisoit d'avoir l'avantage sur ses rivaux, disparut au moment que Roland fut par terre, & crut inutile de recommencer un combat qui pouvoit finir par la mort de l'un ou de l'autre.

Charlemagne ne put s'empêcher de rire en voyant la fureur de Roland : Cependant, il le consola, & se félicita, avec lui, d'avoir à son service un Chevalier aussi brave. Il falloit être bien téméraire, pour oser, après la défaite de Roland, tenter de se battre avec ce Chevalier inconnu : Mais, plus cette victoire paroissoit surprenante, & plus on s'obstinoit à la croire un effet du hasard. Le Duc de Bretagne voulut s'en convaincre par lui-même : Il court à la forêt. Richard l'attendit de pied ferme, &, dédaignant de prendre l'essor, il n'opposa au Duc que sa propre résistance, &, semblable à un ballon poussé contre un rocher, le Duc alla tomber à dix pas, & se démit la cuisse. Richard, au désespoir de cet accident, descend, &, avec le secours de leurs deux Ecuyers, il le fit transporter à Paris.

Guy de Bourgogne succéda au Duc de Bretagne ; excepté qu'il ne se démit pas la cuisse, il ne fut pas plus heureux. Thierry d'Ardenne, qui avoit prévu la défaite de Guy, étoit parti, peu d'heures après lui : Il le rencontra qui s'en retournoit tout honteux. Il ne se découragea point : Il disoit en lui-même, si ce Chevalier inconnu a abattu Roland, que

personne n'avoit pu vaincre, pourquoi ne puis-je pas espérer que le même hasard me servira contre lui aussi heureusement. Le hasard fut inexorable; Thierry s'en retourna avec une blessure au bras: Il eut la gloire de n'être pas terrassé.

Une noble émulation piqua les autres Chevaliers: Renaud de Montauban voulut en essayer: Il me terrassera, peut-être, comme les autres, disoit-il; que m'importe? je n'en ferai pas moins brave, & il en sera plus digne de servir Charlemagne avec nous. Ce que Renaud avoit prévu arriva: Après être revenu, trois fois, l'un contre l'autre, avec un égal avantage, Richard désarçonna Renaud, dont le cheval, épouvanté, l'emporta dans la forêt. Après Renaud, se présentèrent successivement Guerin de Lorraine, Geofroid de Bordeaux, Noël, Comte de Nantes, Lambert, Prince de Bruxelles, Geofroid, Comte de Frise, Samson de Picardie, & plusieurs autres Chevaliers, qui furent tous abattus.

Charlemagne, étonné de la valeur de l'inconnu, ne dédaigna pas de jouter avec lui: Il part avec un seul Ecuyer, entre dans la forêt, & le défie. Richard, averti par son Ecuyer que c'étoit le Roi, abat sa lance, & la brise contre terre en mille pièces; descendant, ensuite, de son cheval, il met un genou à terre, lève la visière de son casque & se nomme. Le Roi l'embrassa, & lui confirma le titre d'intrepide: Charlemagne le conduisit à Paris, & le présenta à tous les

Chevaliers, qui le reçurent avec les témoignages de la plus vive amitié.

Peu de jours après, les troupes de Normandie, de Picardie, de l'Isle de France, s'étant répandues à Paris, le Roi se mit en marche avec ses Chevaliers : Ils allèrent rejoindre le reste de l'armée, qui les attendoit dans les environs de Toulouse. Lorsqu'ils furent réunis, l'armée de Charles se montoit à plus de cent mille hommes : Elle traversa les Pyrénées, & se rendit en Espagne. Charles rencontra les Sarrasins sur les frontières de ses États : Il les força de reculer, leur enleva Huefcar, Barcelone, Gironne, Pampelune, & plusieurs autres, qu'il remit à Alphonse, Roi d'Espagne. Ses Chevaliers se distinguèrent par des exploits incroyables, & Richard fit des prodiges de valeur, qui sont trop connus dans les fastes espagnols, pour les rapporter ici. Je dirai seulement qu'un des Généraux de l'armée ennemie promit à celui qui prendroit Richard en vie, de lui donner autant d'or que Richard en peseroit, & à celui qui, ne pouvant le prendre vivant, le tueroit, de lui donner la moitié de cette somme. Richard, un jour de bataille, prit lui-même ce Sarrasin, exigea de lui les deux récompenses, qu'il fit distribuer à l'armée de Charlemagne, & renvoya son prisonnier.

Après la conquête d'une partie de l'Espagne sur les Sarrasins, Charlemagne s'en retournoit avec ses Chevaliers; Richard les devançoit. Dans un village en deçà des Pyrénées

nées, il mit fin à une aventure des plus extraordinaires : Il rencontra, devant la porte d'un château, une foule de peuple, qu'un Chevalier, armé de toutes pièces, s'efforçoit d'écarter. Richard demanda pourquoi tout ce peuple vouloit entrer dans le château, malgré cet homme, qui paroissoit en être le Seigneur. On lui dit que tout le village étoit infecté de l'odeur du cadavre d'un rival qu'il avoit fait mourir dans un souterrain dépendant du château, où il retenoit aussi sa femme. Richard épouvanté de ce supplice horrible, & frappé de la puanteur du cadavre, malgré le grand éloignement, s'approche du Chevalier, & lui dit : Homme déloyal, permets, dans l'instant, à ce peuple d'aller enterrer la victime de ta cruauté, & délivre ton épouse du supplice abominable que tu lui fais souffrir. Si ta jalousie te portoit à lui donner la mort, pourquoi prolonger sa vie dans les tourmens ? On peut excuser l'effet d'un premier mouvement dans un cœur sensible & vivement irrité, mais une vengeance lente & réfléchie, n'est qu'un long assassinat, ou, plutôt, un tissu d'assassinats & de meurtres. Celui qui poignarderoit injustement cent hommes en un jour, feroit, sans doute, plus coupable envers la société, mais moins criminel envers soi-même, que l'homme atroce qui mettroit cent jours à faire expirer un seul homme dans des tourmens continuels.

Le Chevalier écouta Richard de sang-froid, & lui dit : Si vous étiez à ma place,

peut-être porteriez-vous plus loin votre vengeance. Avant que de me condamner, il falloit m'entendre. Richard le pria de lui raconter le sujet qui le portoit à ces extrémités. Le Chevalier commença ainsi :

Chevalier, ainsi que toi, d'une Maison illustre & d'une fortune considérable, estimé à la Cour, aimé de mes vassaux, & ne m'occupant que du soin de soulager les malheureux ; tous les jours que mon devoir ne m'attachoit point à la Cour, je les passois dans mes terres, encourageant ceux qui les cultivoient, par mes bienfaits, & vivant avec eux comme avec mes enfans : J'étois jeune ; un de mes Fermiers, à qui j'avois donné ma confiance, & qui la méritoit, eut une fille. Je me chargeai de son éducation ; je la confiai à une femme respectable, ma parente ; elle tâchoit de lui inspirer toutes les vertus de son sexe ; il sembloit que la jeune élève allât au devant de ses leçons : Les plus heureux talens se développèrent dans la jeune Henriette ; beauté, grâces, voix séduisante, esprit vif & pénétrant, mémoire prodigieuse, dextérité surprenante, aptitude la plus grande à apprendre & à concevoir tout ce qu'on lui enseignoit, elle réunissoit tout. Malheureux ! je me laissai surprendre par ces charmes, qui ne devoient être que l'enveloppe de la vertu. A dix ans, Henriette étoit un prodige ; à dix ans, elle fit sur moi une impression que sa perfidie n'a pas encore effacée. Je redoublai de soins pour son instruction, je fis tout pour lui plaire ;

hélas ! je n'eus que trop le malheur d'y réus-
sir. Henriette s'attacha à moi ; elle sentoit le
prix de mes bienfaits ; je ne voulus point de sa
reconnoissance , je ne lui demandai que l'ami-
tié la plus pure ; & l'amour se fit entendre
dans son cœur aussi violemment que dans le
mien , elle s'y livroit de bonne-foi , mais
avec innocence : Ses sens parloient un langage
qu'elle ne comprenoit point encore ; elle éprou-
voit toute la force des desirs , sans qu'elle
pût distinguer quel en étoit le but.

Son père s'en aperçut d'autant plus aisé-
ment , que l'innocence de sa fille lui permet-
toit de lire au fond de son ame. Il me vint
trouver , d'un air consterné , les larmes cou-
loient de ses yeux. Ah ! Monseigneur , me
dit-il , vous avez cru faire le bonheur d'Hen-
riette & le mien , & vous avez fait sa honte
& mon malheur ; la reconnoissance , que je lui
ai toujours inspirée pour vos bontés , a pro-
duit en elle une passion qui va faire mon
tourment. Je vous connois trop honnête pour
vous croire le complice de ses sentimens ; mais
il n'est que trop vrai que vous en êtes l'objet.
S'il en est encore temps , Monseigneur , aidez-
moi à guérir ma pauvre fille ; ce sera pour
elle un bien , plus grand que tout celui dont
vous nous avez comblés jusqu'à présent. Va ,
rassure-toi , mon pauvre Pierre , lui dis-je ,
je connois les sentimens de ta fille , & je vais
te faire part des miens. Assieds-toi. Ah ! Mon-
seigneur ! s'écria le Fermier. Assieds-toi , & ne
m'interromps point , repris-je en balbutiant.

Quand j'ai vu croître Henriette, je ne croyois avoir pour elle que l'amitié que l'on éprouve pour les objets de notre bienfaisance. Je la regardois précisément comme ma fille. Sa beauté, qui se développa, ses talens & son esprit me la rendoient chère, l'habitude me fit une nécessité de la voir. A la Cour, à l'armée, au milieu des affaires les plus embarrassantes, Henriette étoit présente à mon esprit. Mon cher Pierre, quand je voulus m'examiner moi-même, je me trouvais le plus amoureux des hommes. Je cherchai à me distraire par les plaisirs, je formai des liaisons avec des femmes de mon état, l'indifférence & l'ennui étoient tout ce que j'éprouvois auprès d'elles, &, par une conséquence nécessaire, tout ce que je pouvois leur inspirer; je revenois auprès de mon Henriette; sa beauté, qui augmentoit de jour en jour, & les épreuves mêmes que j'avois faites pour me guérir, ne servirent qu'à augmenter ma passion. Ne t'alarme point, mon ami, je fis tous mes efforts pour la dissimuler à ta fille: Si je n'avois couru qu'après le plaisir, il m'eût été facile de la séduire; cette idée fut toujours bien éloignée de mon cœur. Cependant je brûlois: Je résolus d'en faire ma femme; elle n'avoit que quinze ans, & j'en avois trente. Je craignis qu'Henriette, éblouie par mes bienfaits, & trompée par sa reconnoissance, ne prît pour de l'amour ce qui ne pouvoit être que la délicatesse d'une ame bien née; j'aimai mieux attendre encore,

que de l'exposer à se repentir, un jour, de s'être livrée, avec imprudence, à un premier penchant ; j'ai fait plus, je l'ai menée à la Cour, sous le nom d'une parente ; elle y a été admirée, elle a fait des conquêtes brillantes ; mais plus elle plaisoit, & plus elle se trouvoit flattée qu'on la fit apercevoir d'un mérite qui la rendoit digne de moi : J'affectai de la lier avec deux ou trois courtisans beaucoup plus jeunes que moi, d'une figure & d'une taille plus avantageuses : Ils cherchèrent à s'en faire aimer : Mon cœur en souffroit, mais j'aurois fait un plus grand sacrifice encore, si Henriette se fût attachée à l'un ou à l'autre ; je voulus que son choix fût libre. J'ai eu le bonheur de voir Henriette, insensible à leur tendresse, me raconter, naïvement, tous les efforts qu'ils faisoient pour lui plaire, & les plaindre bonnement de leur peu de succès. Enfin, le croirois-tu ? Henriette, éclairée par l'âge & par l'expérience, m'avoua, la première, qu'elle n'aimoit que moi, & que, quelque parti que je prisse, jamais elle ne pourroit se résoudre à en aimer une autre. Alors, je lui déclarai mon amour : Je lui dis que, depuis huit ans, je brûlois d'un feu que, pour son intérêt même, j'avois eu la précaution de lui cacher : Je lui dis exactement tout ce que je viens de t'apprendre. Elle fut la première à me faire sentir la distance qu'il y avoit entre nous, non pas du côté de la fortune, me dit-elle ; je sens que ce sacrifice est celui qui doit coûter le moins à une ame telle que

la vôtre, mais du côté de la naissance : Fait pour parvenir aux premières dignités de l'Etat, notre union pourroit vous en exclure. Elle jugeoit bien, par la délicatesse que j'avois mise dans toute ma conduite, que je n'avois jamais prétendu en faire ma Maîtresse : Elle me proposa de se retirer dans un Couvent, & de se sacrifier à ma gloire. Je fus effrayé de cette résolution. Je l'assurai que mon parti étoit pris depuis long-temps, & que j'étois décidé de l'épouser. Elle combattit fortement mon projet. Enfin, vaincue par son amour, & par mes larmes, elle crut avoir tout arrangé, en me proposant un mariage secret. Je rejetai cette proposition comme injurieuse à elle & à moi. Ces moyens ne conviennent qu'aux époux qui ont à rougir l'un de l'autre. Henriette a de la vertu, elle est fille d'un homme qui en a plus que les gens les plus qualifiés, je puis avouer l'un & l'autre sans honte.

Pierre voulut me dissuader de ce mariage, il fit tout ce qui dépendit de lui, il me menaça de refuser son consentement à sa fille. Je pouvois user de violence, je ne voulus devoir Henriette qu'à elle-même & à ses parens : Je leur fis comprendre qu'un amour nourri, pendant huit ans, dans le silence, combattu par tout ce que la prudence & la raison peuvent suggérer de plus puissant, n'étoit point l'effet d'une effervescence passagère, & n'avoit rien à craindre de l'inconstance. Enfin, j'obtins le consentement du bon Fermier, qui se jeta à mes genoux, & me demanda pardon

de me l'avoir refusée : Je connoissois trop bien les motifs de son refus pour lui en savoir mauvais gré. Henriette avoit accompli sa dix-huitième année, lorsque je l'épousai. Depuis mon mariage, je n'ai été ni moins tendre, ni moins empressé. Nous eûmes deux enfans : Henriette ne me parut jamais avoir changé à mon égard, & de mon côté, j'avois en elle la confiance la plus aveugle.

Voilà, continua le Chevalier, en s'adressant à Richard, quelle a été ma conduite avec cette femme, dont vous prenez la défense : Voici ses crimes. Je recevois, chez moi, tous les Seigneurs des environs ; je procurois à ma femme tous les amusemens que je pouvois ; elle étoit jeune & belle ; je n'avois aucune raison de ne pas la croire vertueuse, & je voyois, sans aucun ombrage, les jeunes gens qui venoient chez moi lui faire des déclarations & des caresses, que je croyois innocentes. Un domestique m'avertit qu'elles ne l'étoient pas autant que je me l'imaginois, & je le chassai. D'autres personnes cherchèrent à me faire naître des soupçons, & je les reçus très-mal. Je répétai même, à mon épouse, tout ce qu'on m'avoit dit, & je l'avertis de se méfier de ces gens-là. Elle suivit mon conseil, & fut plus réservée à l'avenir.

Le fils de mon ancien Ecuyer, à qui j'avois fait donner une éducation conforme à son état & à sa fortune, & qui avoit acquis les plus belles connoissances, venoit chez moi ; je le recevois avec plaisir ; il vivoit avec nous,
comme

comme étant de la maison; je le destinois à remplacer son père, qui a été tué dans un Tournoi : Si j'avois eu des dispositions à être jaloux, c'étoit l'homme le moins capable de me donner des soupçons. Les mêmes personnes, avec qui je m'étois brouillé pour avoir voulu m'en inspirer, revinrent à la charge, & m'avertirent que ma femme aimoit ce jeune homme, & qu'ils me trahissoient l'un & l'autre. Cette obstination de la part des personnes qui m'avoient de grandes obligations, & qui, dans le fond, ne pouvoient avoir aucun intérêt à troubler notre union, me piqua : Je résolus de m'éclaircir, plutôt pour confondre les calomniateurs, que par méfiance. Le hasard me servit mieux que je n'aurois pu l'espérer : l'esprit agité, & n'ayant pu dormir de toute la nuit, je me mis, un matin, à la fenêtre; elle donne sur mon jardin, qui est vaste, & orné de quatre bosquets fort épais. Un moment après, je vis entrer la perfide, avec son amant, par une porte dérobée : Je ne les perdis pas de vue; ils se croyoient seuls : Je vis le jeune homme embrasser mon épouse avec ardeur; elle lui rendoit ses caresses avec plus d'ardeur encore. Il en vint à des jeux plus sérieux, elle se livroit à lui avec plus de volupté qu'elle ne s'étoit jamais livrée à moi : Je fus sur le point d'aller les poignarder l'un & l'autre : Je me modérai, cependant, & j'attendis une autre occasion, pour n'avoir rien à me reprocher. Ma femme m'engagea de prier Dupuy; c'étoit le nom

de son amant, à souper, le soir même. Je lui répondis qu'il savoit bien qu'il étoit le maître : Nous nous mîmes à table ; je dissimulai toujours, j'observois tous leurs gestes, leurs coups-d'œil ; je les vis se presser la main par dessous la table ; j'étois furieux, mais je voulois les prendre sur le fait. Je feignis de recevoir une lettre pendant le souper, je l'ouvris, & je lus devant eux, que le Comte de Toulouse me prioit de venir à sa Cour pour une affaire très-pressante ; je parus avoir quelque chagrin d'être obligé de partir.

Le lendemain, je dis à mon épouse, que, pour éviter la chaleur du jour, je partirois à l'entrée de la nuit : Elle approuva fort mon projet : Je fis préparer mes chevaux, & je donnai tous les ordres nécessaires. Elle ne manqua point de faire avertir son amant, par une vieille domestique, qui avoit sa confiance, de venir, à minuit. Je pars ; mais, quand je fus arrivé dans une de mes terres, à une lieue d'ici, je m'arrêtai environ deux heures. Un de mes voisins, qui m'avoit averti des débordemens de ma femme, s'étoit engagé, non seulement, de me fournir l'occasion de la prendre sur le fait, mais encore de me donner des preuves que ma vie couroit le plus grand danger.

En effet, il ne tarda pas à venir me joindre : Je lui racontai tout ce que j'avois vu. Si votre vie, me dit-il, n'eût pas été menacée, jamais je ne me serois avisé de porter le trouble

dans votre cœur ; je me ferois contenté d'avertir votre femme, & j'aurois gardé le plus profond silence : Je ne me suis déterminé à le rompre, que parce qu'il y va de vos jours. Vous vous rappelez que vous tuâtes, dans une joute, un jeune Chevalier, parce qu'il combattit contre vous avec des armes que les lois de l'honneur défendent, tandis que vous vous présentiez avec une lance & une épée à fer émouffé. Ce Chevalier avoit résolu de se défaire de vous, & votre femme étoit sa complice : Quant à Dupuy, voici deux lettres qui vous mettront au fait. Je les lus : La première contenoit des preuves non équivoques de l'amour de Dupuy & de ma femme. On ne voulut me livrer la seconde, qu'à condition que je promettrai de ne pas attenter aux jours de la perfide. Je ne voulois rien promettre, mais cet homme s'y prit avec une telle adresse, & fut si bien me toucher, qu'enfin, j'engageai ma parole d'honneur. Il me remit la lettre, & j'y lus que Dupuy envoyoit à sa maîtresse le flacon dont ils étoient convenus, & qu'il falloit substituer la liqueur *enchantée* à un des flacons de liqueurs spiritueuses que je porte ordinairement, en cas d'accident, à la chasse ou dans mes voyages. Mon voisin me dit de faire apporter mes flacons, il s'en trouva un cassé, afin que je fusse obligé de me servir de l'autre. Je fis l'épreuve de la liqueur, j'y trempai du pain, que je donnai à un chien : Deux heures après que cet animal

l'eut mangé, il tomba à terre, se débattit, & expira.

Convaincu de la perfidie de mon épouse, je repris le chemin du château : Je m'y introduisis, secrettement, avec deux domestiques; un troisième va frapper à la porte de la chambre de ma femme; il la prie d'ouvrir, pour prendre, disoit-il, quelque chose que j'avois oublié, & que je renvoyois chercher. Ma femme fit lever la vieille, qui couchoit dans le même appartement, lui défendit de laisser entrer le domestique, & lui ordonna de lui remettre ce qu'il demandoit. La vieille obéit exactement, entr'ouvre la porte; mais le domestique, plus agile, sous prétexte de prendre ce qu'on lui donnoit, saisit la vieille à la gorge, entre & je le suis avec deux autres de mes gens, dont l'un portoit une torche allumée. Je m'approche du lit, & je trouve les deux traîtres couchés ensemble. Je les fis lier l'un & l'autre, ainsi que la vieille; je les conduisis dans le souterrain, où ils sont encore; &, là, l'épée levée sur leur sein, je forçai la perfide de verser, elle-même, le reste du flacon dans un verre, & de l'offrir à son amant : J'obligeai celui-ci, ou de le boire, ou de s'attendre au supplice le plus affreux & le plus long. Il n'hésita point, &, une demi-heure après, il expira : Quant à ma femme, j'avois promis de lui laisser la vie; je l'enfermai avec le cadavre de son amant, & ne voulus pas la séparer d'un homme qu'elle avoit tant aimé. La vieille est enfermée avec elle; on a

soin de leur apporter, tous les jours, à travers une ouverture que j'ai laissée dans le mur, du pain & de l'eau. Jugez, ajouta le Chevalier, en finissant, si la vengeance surpasse l'affront que j'ai reçu.

Richard convint que l'atrocité de cette femme méritoit la mort; moins encore parce qu'elle avoit trompé le meilleur des époux, que parce qu'elle avoit voulu le faire périr. Je ne vous blâmerois pas, ajouta-t-il, si vous les eussiez poignardés, l'un à côté de l'autre, dans le lit, ou même dans le souterrain; mais, perpétuer un supplice mille fois plus cruel que la mort même.... l'humanité se révolte. Chevalier, vous allez plus loin que les lois; jamais elles ne punirent les crimes les plus horribles de peines aussi cruelles. Vous pouviez vous venger par le secours des lois, & ne pas recourir à des excès qui vous rendent presque aussi coupable qu'elle. Enfin, Richard, à force de prières, obtint du malheureux époux, qu'elle seroit transférée dans un Couvent, où elle mourut, cinq à six ans après.



 CHAPITRE VIII.

Tempête. Enlèvement de Richard sur le mont Sinaï. Défaite d'un affreux Géant. Richard est transporté en Angleterre. Sa victoire & son couronnement.

RICHARD reprit la route de ses États : Il apprit, en traversant la France, que la Reine d'Angleterre, mère de son épouse, étoit morte : Le trône appartenoit à la Duchesse ; &, comme elle n'ambitionnoit pas l'honneur de régner, elle transmit ses droits à Richard. Il se disposa à se faire reconnoître. Il fit équiper douze grands vaisseaux : Il n'avoit rien épargné pour rendre cette flotte brillante : Le Duc monta le premier ; le Comte d'Alençon, le second, avec cent Chevaliers ; plusieurs Chevaliers & Seigneurs montèrent les autres vaisseaux.

À peine furent-ils en pleine mer, que la flotte fut attaquée par une violente tempête. L'air s'obscurcit & se troubla, la mer mugit & s'enfla, les vaisseaux furent dispersés : Richard faisoit faire des manœuvres pour les rejoindre : Il ordonnoit, il exécutoit, toujours ferme, toujours intrépide. Il aperçut, à la lueur des éclairs, les débris d'un vaisseau prêts à être submergés ; ils portoient une femme magnifiquement parée & d'une beauté ravissante. Elle versoit un torrent de larmes sur

le fort de ses malheureux amis & de son frère, qu'elle avoit, disoit-elle, vu engloutir par les flots. Un coup de vent porta ces débris vers le vaisseau de Richard : Il avoit entendu ses plaintes, il eut le bonheur de la sauver : Il lui demanda qui elle étoit. Vous voyez, dit-elle, une Princesse, fille du Roi d'Espagne; j'allois, en Ecosse, épouser le Roi de ce pays : Mon père m'avoit donné pour escorte cinquante Chevaliers, conduits par mon frère : Tout a été submergé : Père infortuné ! une vague lui a ravi toute sa famille.

A peine fut-elle sur le bord de Richard, que le vaisseau partit comme la foudre, & alla se briser sur les côtes de Gênes, le seul Richard se sauva, les cadavres des Chevaliers flottoient sur les ondes. La fausse Princesse disparut, Richard la chercha vainement; il plaignoit son sort, lorsqu'il aperçut, dans les airs, un démon, qu'il reconnut pour Nazoméga. C'étoit lui qui avoit suscité l'orage, qui avoit pris la figure de la Princesse d'Espagne, & qui fit échouer le vaisseau : Depuis le combat, qu'il avoit soutenu contre Richard, la Fée Minucieuse l'avoit pris sous sa protection, & l'avoit mis à la place du Génie.

Richard gravit sur des rochers, & se trouva dans une île très-agréable; il y étoit seul, & la nuit approchoit : La fraîcheur du lieu, la fatigue qu'il avoit essuyée pendant la tempête, l'engagèrent à s'endormir. Nazoméga ne pouvoit pas comprendre comment le Duc, insensible à ses coups, rompoit toute sorte d'enchantemens : Il se fit suivre de plusieurs

démons qu'il avoit évoqués, & fit enlever Richard dans les airs. Son sommeil étoit si profond, que Nazoméga & les démons le transportèrent sur le mont Sinaï, sans qu'il s'en aperçût. Cet enlèvement fut si rapide, qu'ils y arrivèrent avant la fin du jour; tous les démons disparurent avant le réveil de Richard. Le projet de Nazoméga étoit de le livrer à un Géant, qui faisoit mourir tous les Chevaliers qui alloient à Jérusalem & dans la Palestine.

A son réveil, Richard, qui se croyoit dans l'île où il avoit échoué, jeta les yeux de tous côtés : A la place d'un lieu désert, il vit, dans l'éloignement, des maisons, des églises & des monastères : Il se crut encore dans les bras du sommeil & dans l'illusion d'un songe. Il avance, & entre dans une église; il interroge, & on lui répond qu'il est dans un monastère du mont Sinaï. Ne pouvant plus douter qu'il n'eût été transporté dans ce lieu par un pouvoir suprême, il se prosterne, & prie la Divinité de le protéger contre ses ennemis visibles & invisibles. Aussi-tôt, une voix lui ordonne de prendre l'épée qui est entre les mains de la statue de Cathérine, à qui ce Temple étoit consacré, & de s'en servir pour tuer le Géant qu'il trouveroit sur le port des Pélerins, où il faisoit sa résidence, pour être plus à portée de les voir arriver : A mesure qu'ils débarquoient, il les enlevait & les faisoit mourir dans des tourmens affreux.

Richard s'approche avec respect de la statue, qui tend le bras & lui présente l'épée, symbole du zèle avec lequel la Sainte avoit toujours défendu la vérité de sa religion. Cette épée étoit dans son fourreau, pour marquer que la Religion, douce & tranquille, ne fait que se défendre, & n'attaque jamais, qu'elle est prodigue de son sang, & avare de celui de ses ennemis. Richard reçut l'épée, en présence des Religieux qu'il avoit appelés. Il la tira de son fourreau, à leur grand étonnement; car ils lui racontèrent que ni eux, ni plusieurs Chevaliers qui l'avoient essayé, n'avoient jamais pu en venir à bout, quelques efforts qu'ils eussent faits.

Les Religieux le félicitèrent; ils lui racontèrent tout ce que le Géant faisoit souffrir aux Pèlerins, pour les empêcher d'aller à la ville de Jérusalem, dont il destinoit la conquête aux Sarrafins. Richard leur promit qu'il espéroit de les en délivrer. Il arrive sur le port & ne tarde point à voir paroître le Géant: Il avoit douze pieds de haut, c'est-à-dire, six de plus que Richard: Le Duc ne fut point effrayé de sa taille: Arrête, lui dit-il, prépare-toi au combat, ou rends-toi mon prisonnier. Le Géant le regarda avec mépris; & agita dans les airs le tronc d'un gros chêne qui lui servoit de massue. De quel droit, continua-t-il, empêches-tu les Chrétiens d'aborder à Jérusalem & les massacres-tu? Le Géant, sans daigner lui répondre, laisse tomber sa lourde massue sur Ri-

chard, dont l'écu se trouva fracassé; il tomba lui-même. Le Géant la relevoit, mais, Richard, profitant de ce moment, lui porte un coup terrible dans le bas-ventre, & fait pousser au Géant un cri qui retentit le long des côtes de la mer : La massue lui échappa de la main, & alla tomber sur un vaisseau, qu'elle démâta. Richard voltigeoit avec agilité autour du colosse, qui cherchoit à le saisir. Il prenoit si bien ses mesures, qu'il le blessoit à chaque instant : D'un revers, il lui emporta la main droite; d'un second, il lui coupa la jambe au dessus du pied, & le Géant tomba, comme un chêne sous le dernier coup de hache; il se défendoit encore avec sa main gauche, dont il arrachoit des quartiers de rocher, qu'il lançoit contre son adversaire : Adroit à les éviter, Richard s'élança, & lui coupe encore cette main. Rends-toi, lui dit-il, renonce à ta cruauté, reconnois le Dieu qui m'a donné le courage de te combattre & la force de te vaincre, & je puis encore, par des secours qui te sont inconnus, conserver ta vie. Commence, lui répond le féroce Géant, par me rendre mon pied & mes mains, rapporte-moi ma massue, & je verrai. Richard le prend par les cheveux, & l'exhorte toujours à se rendre. Tu as entendu mes conditions, dit le Géant, remplis-les; quand j'aurai ma massue, qui a échappé de mes mains, amène-moi encore ce Dieu dont tu parles, & si toi, ou lui, pouvez me vaincre, je te promets d'être ton pri-

sonnier. Richard indigné de ce blasphème, & voyant qu'il n'y avoit rien à espérer de sa vilaine ame, lui soulève la tête, & la fêpère de son corps.

Chargé de ce trophée, Richard regagne le haut du mont, & présente la tête du Géant aux Religieux, qui ne pouvoient assez admirer sa valeur. Ils lui firent présent de l'épée, & offrirent de le faire conduire, à leurs dépens, en Angleterre, où il étoit fort pressé de se rendre. Richard accepta l'offre de le conduire, mais il ne voulut pas que le Couvent en fit les frais. Tandis qu'ils combattoient de générosité, il se présente un jeune Ecuyer, qui promet au Chevalier, s'il veut le prendre à son service, de le défendre contre toute sorte d'enchantemens. Richard reconnut Nazoméga, malgré son déguisement. Il porta la main sur la garde de son épée, lorsque la même voix, qui lui avoit ordonné d'aller combattre le Géant, se fit entendre: Elle ordonna au Génie de se transformer en cheval ailé, & de transporter le Chevalier en Angleterre.

Tu l'emportes, s'écria l'Enchanteur, en s'adressant à Richard; mon pouvoir est anéanti par l'être qui te protège: J'allois te transporter au pays qu'habitent les enfans du soleil, dans les rochers brûlans, que ne connoissent point encore tes compatriotes, mais où un démon plus redoutable que moi, le démon de l'avarice, conduira, un jour, une partie des peuples de l'Europe: C'est là que je me proposois de te tenter, par la vue des

tréfors que la terre y recèle, & que j'aurois découverts à tes yeux. Si je n'avois pu t'éblouir par leur éclat, qui doit séduire tant de Nations, je t'aurois transporté au milieu des glaces du Nord: C'est là que tu aurois eu à combattre des peuples de Géans: Il t'auroit été impossible de résister à leur fureur: Si le Ciel t'eût sauvé, je t'abandonnois dans les déserts de l'Afrique, je t'y aurois exposé à des monstres plus effroyables encore: Ton courage t'eût été inutile, à moins que le Ciel ne t'eût prêté des ailes: Les monstres qui habitent ces forêts sont moins dangereux que ceux qui y peuplent les airs: S'ils ne t'avoient pas arraché la vie, je suis, du moins, assuré qu'ils t'auroient effrayé, & c'est tout ce que je désirois; mais, enfin, je suis vaincu; le Ciel m'enchaîne; je suis forcé de lui obéir, & de t'annoncer que tu n'auras plus à craindre les persécutions des Enchanteurs, des Génies, ni des Démons, & que le Ciel les foumet à tes ordres.

A ces mots, les bras & les jambes de Nazoméga s'étendent, son col s'allonge, sa tête se courbe vers la terre, & des plumes s'élèvent sur son dos. Il devient un cheval magnifique, il déploie ses ailes, Richard s'élance sur lui, & le Démon fend les airs avec plus de vitesse que l'aigle qui fond sur sa proie. Il parcourt, en un clin-d'œil, des régions immenses, il plane au dessus des plus hautes montagnes; il avoit sous ses pieds des mers orageuses: Le Démon le transporte au dessus du Vésuve,

& Richard a le temps de plonger sa vue au fond du gouffre embrasé : Il traverse l'Italie, s'éleve au dessus des Alpes ; le bruit qu'il fait, en passant sur leur sommet, effraye les aigles & d'autres oiseaux, qui sortent de leurs aires, & qui voltigent autour de lui ; Richard est obligé de les écarter avec son épée. Son cheval le fait passer au travers d'un nuage épais, qui s'est élevé sur une vallée profonde ; le tonnerre gronde sous ses pieds, & la foudre fillonne les airs autour de lui ; elle frappe son écu, qu'elle fond dans ses mains sans le blesser. Il parcourt la France, arrive à Calais & franchit le Canal ; enfin, Nazoméga, arrivé sur les bords de la Tamise, s'abat, & pose, doucement, à terre Richard, qui, n'ayant plus besoin de son secours, lui ordonne d'aller apprendre son arrivée, sous telle figure qu'il lui plaira de prendre, aux Religieux du mont Sinai.

Lorsqu'il fut parti, Richard prend le chemin de Londres ; il avoit aperçu, en passant, quelques-uns des vaisseaux qu'il avoit pris en partant de Normandie, & qui avoient été battus de la tempête. Il entre dans la Ville, &, bientôt, il est reconnu par un des principaux Seigneurs de sa Cour, qui demeure immobile de surprise. On croyoit Richard enseveli sous les flots : On avoit vu son vaisseau se briser contre des rochers ; trois autres avoient péri. Dès que les Normands furent informés de son arrivée, ils firent éclater leur joie. Ils apprirent au Duc que le peuple Anglois,

qui ne veut que des Rois qu'il puisse tenir sous sa dépendance, s'assembloit déjà pour en nommer un de sa nation. Richard, dont la politique étoit toujours d'employer la douceur, avant d'en venir à des moyens extrêmes, fit publier son arrivée. Il assembla le peuple, & lui parla ainsi :

Le désir, que vous montrez, d'être gouvernés par un Souverain né parmi vous, ne m'offense point ; il m'est, au contraire, un garant de votre fidélité : Un peuple qui aime sa patrie, doit, nécessairement, être attaché à ceux qui le gouvernent, lorsqu'ils s'appliquent à procurer à cette patrie le bonheur & la gloire ; c'est là mon unique dessein. Je ne suis pas né parmi vous, mais j'exerce des droits que m'a transmis une femme, votre compatriote, que j'adore, dont les mœurs & le courage m'ont donné de votre nation l'opinion la plus avantageuse, & dont le caractère m'a fait vous aimer avant de vous connoître. Anglois, son père étoit votre idole, & sa mémoire doit vous être chère : Refuser à sa fille les mêmes sentimens, seroit une contradiction qui n'est point dans votre manière de penser. C'est cette fille, au nom de laquelle je viens régner sur vous : Elle aime sa patrie, & je chéris tout ce qu'elle aime.

Voyant que les murmures continuoient encore, Richard reprit ainsi : Je hais la force & la violence, & je déteste les querelles civiles. Je serois au désespoir, si je croyois qu'il en coûtât une goutte de sang à mes sujets. Que ceux qui

font opposés à mon élection, choisissent un Chevalier, je le combattrai : S'il est vainqueur, j'abandonne mes prétentions; si je le suis, vous vous réunirez tous sous mon obéissance. A cette proposition, il s'éleva des applaudissemens de toutes parts, & l'assemblée fut renvoyée au lendemain.

Les Anglois choisirent un Prince descendant d'Alfred le Grand, jeune homme élevé dans les montagnes d'Ecosse, accoutumé, dès son enfance, à lutter contre les monstres des forêts, & ne connoissant d'autres armes que sa massue, un poignard & sa valeur. Richard se rendit sur la place, & le brave Alfred se présenta : Le Duc ne voulut point combattre à armes inégales, il se saisit d'une massue & d'un poignard, comme son adversaire. Les Anglois, divisés en deux partis, faisoient des vœux, les uns pour Richard, & les autres pour la liberté. Les deux combattans s'élancent, un silence profond règne dans l'assemblée. Alfred avoit levé sa pesante massue, Richard l'évite, & le poids de l'arme d'Alfred fait courber sa tête sur le col de son cheval. Richard eût pu profiter de ce moment, pour écraser son adversaire; il lui donna le temps de se remettre. Ils reviennent l'un contre l'autre, leurs massues se choquent; &, quoiqu'elles fussent de racine de cèdre, armées de pointes acérées, le choc les entr'ouvre l'une & l'autre, les coups, qu'elles peuvent porter dans cet état, ne sont plus dangereux, & le combat eût encore duré long-temps, si Richard, au lieu de

frapper Alfred, n'eût adressé des coups multipliés sur la tête du cheval; il l'étourdit: Le coursier entraîne Alfred, qui ne peut le ramener contre son adversaire. Richard dédaigne de profiter de son embarras, il demeure simple spectateur. Alfred est forcé de descendre; le Duc descend de son côté, & tous les deux, le poignard à la main, se mesurent & marquent la place de leurs coups: Richard évite ceux d'Alfred, & le saisit par le milieu du corps; ils cherchent à se terrasser; les efforts même qu'ils font pour se renverser, semblent les rendre immobiles. Richard feint de céder, son adversaire s'ébranle, mais, rassemblant toutes ses forces, Richard, profitant d'un instant favorable, le met sous ses pieds & le désarme. Il ne tenoit qu'à lui de lui plonger le poignard dans le sein: Avoue-toi vaincu, lui crie-t-il. Alfred ne répond que par les efforts qu'il fait pour se dégager, mais Richard le tient pressé contre le sable. Alors, le peuple, divisé, se réunit, & crie, *vive Richard, vive le Roi*. Dès que ce cri a frappé l'oreille d'Alfred, il cède, & convient que Richard est vainqueur. Richard le relève, l'embrasse, & lui dit que les Anglois ne pouvoient choisir un Chevalier plus vaillant & plus fort: Il le pria de lui accorder son amitié, & lui promit la sienne.

Pendant le combat, il s'étoit élevé un bruit, dont Richard, trop occupé, n'avoit pas demandé la cause; c'étoit son épouse, qui, ayant appris la tempête que la flotte Normande

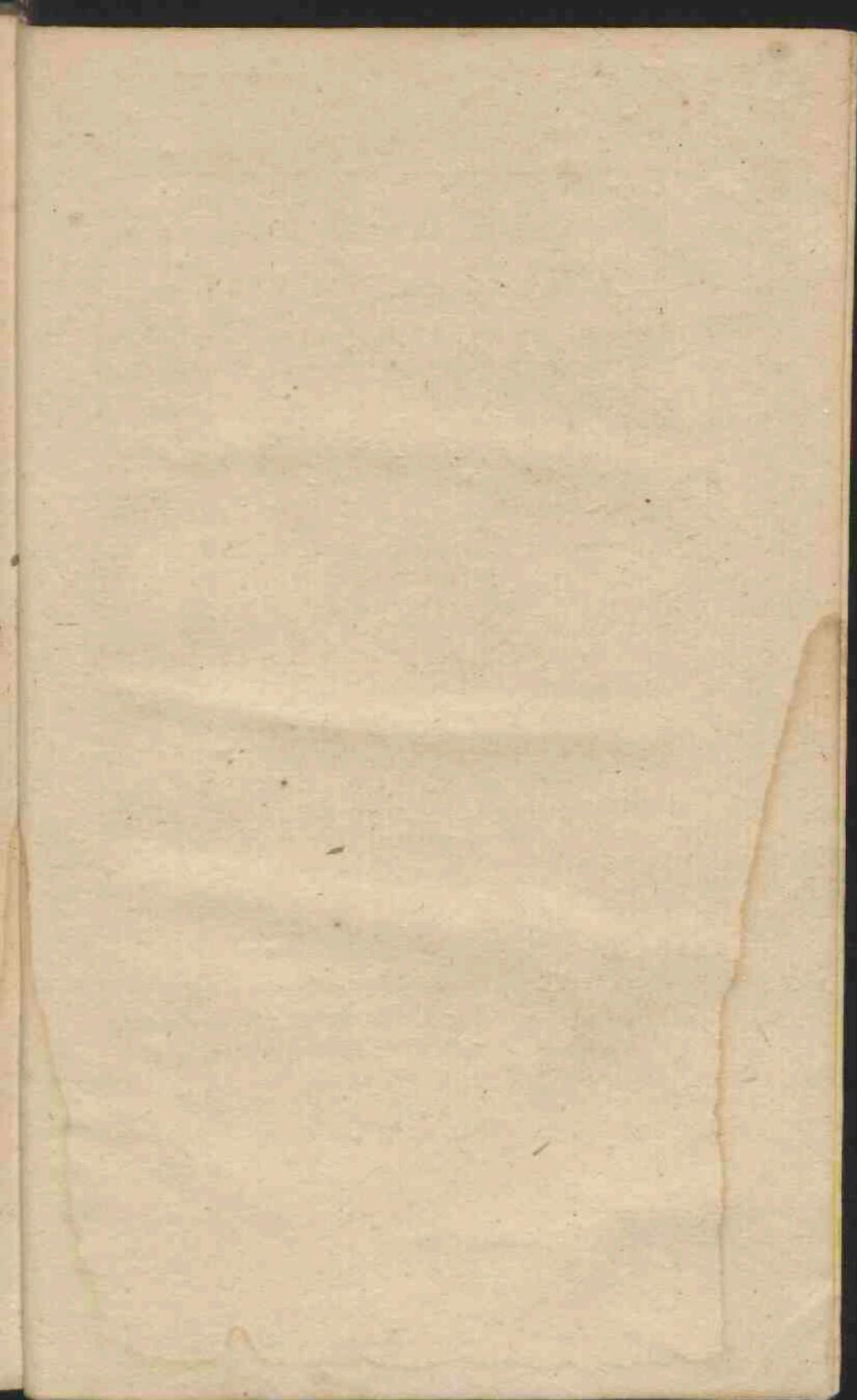
avoit effuyée, tremblant pour le sort du Duc, étoit venue à Londres pour en favoir des nouvelles. Elle arriva au moment où Richard luttoit contre Alfred, elle perça la foule & fut témoin de son triomphe. C'en fut un nouveau pour lui, lorsque, sortant des bras d'Alfred, qui lui marquoit son estime, & qui répondoit à ses caresses, il se trouva dans ceux de son épouse. Il la présenta aux Anglois, qui tombèrent aux pieds de leur Princesse. Les deux époux furent couronnés, le lendemain, avec la plus grande solemnité; il y eut, pendant quinze jours, des fêtes & des tournois. Richard & son épouse se fixèrent en Angleterre; &, lorsque le Roi fut obligé d'aller en Normandie pour régler les affaires de l'État qu'il quittoit, & installer son fils, qu'il nomma son successeur, il fut obligé de laisser la Reine en otage, tant ils craignoient de le perdre. Ils régnèrent long-temps, & les meilleurs Rois qui ont occupé, après leur mort, le trône d'Angleterre, n'ont pu faire oublier à la Nation, les bienfaits de Richard & les vertus de cette Princesse.

F I N.

T A B L E
DES CHAPITRES.

- C**HAPITRE I. *Vastes projets de vengeance de la Fée Minucieuse. Premiers combats de Richard. Enfant trouvé.* Page 5
- CHAP. II.** *Histoire d'Hellequin & de sa famille. Prodiges, où se confond l'esprit de Richard.* 14
- CHAP. III.** *Origine du goût des Normands pour les pommes. Sages réglemens de Richard. Inconvéniens de la mendicité des Religieux.* 27
- CHAP. IV.** *Étrange mariage de Richard. Mort de son Epouse. Qui elle étoit.* 35
- CHAP. V.** *Triomphe de Richard. Il enlève la Princesse d'Angleterre à son amant. Combats. Cartels. Déclaration de guerre.* 45
- CHAP. VI.** *Descente des Anglois en Normandie. Rencontre de Richard. Bataille; victoire extraordinaire. Partie de chasse. Miroir constellé. Étrange aventure de Richard.* 59
- CHAP. VII.** *Combats & victoire multipliés de Richard. Bataille contre les Sarrafins. Histoire de Henriette, & d'un Chevalier françois.* 74
- CHAP. VIII.** *Tempête. Enlèvement de Richard sur le mont Sinai. Défaite d'un affreux Géant. Richard est transporté en Angleterre. Sa victoire & son couronnement.* 94

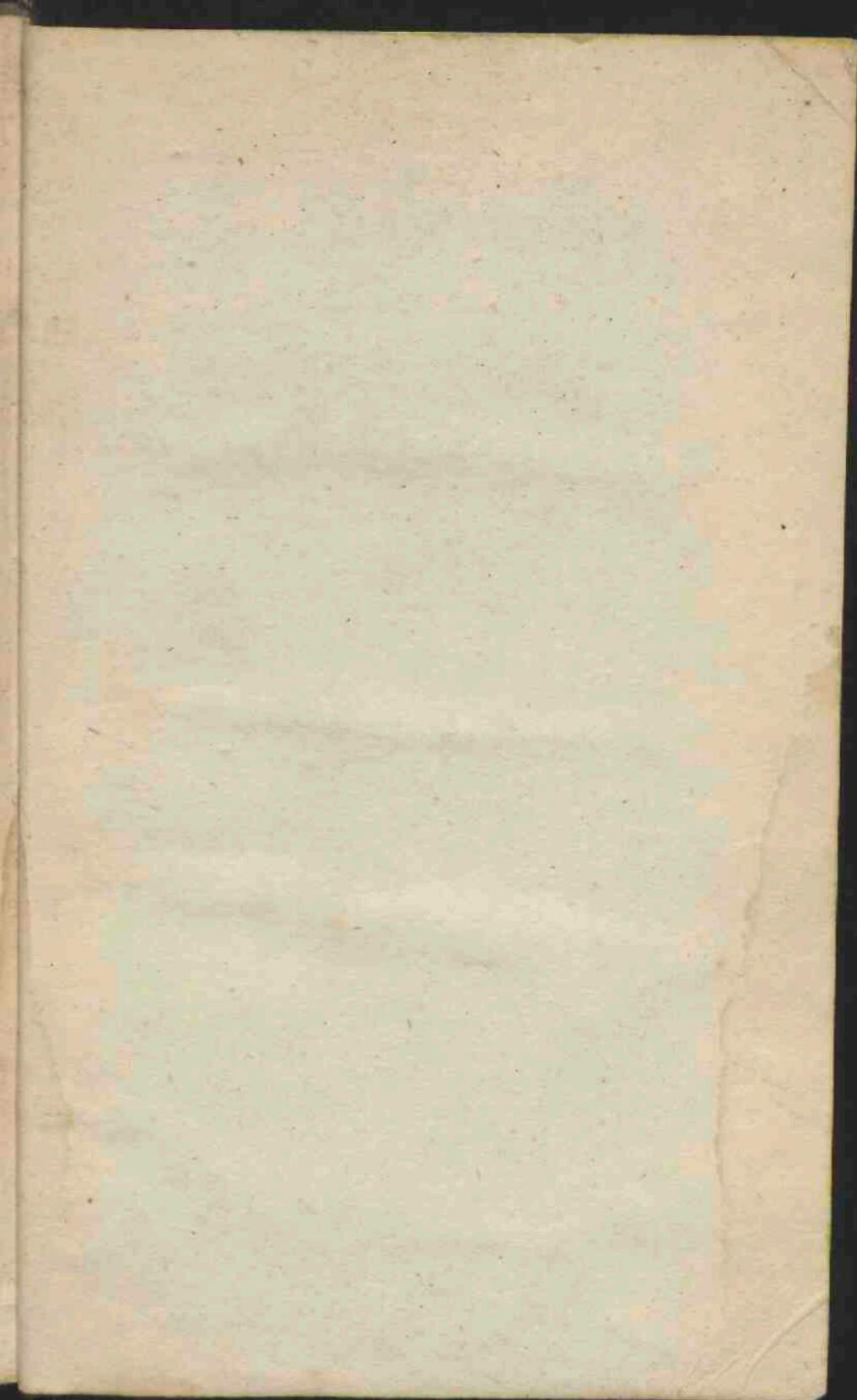
Fin de la Table.

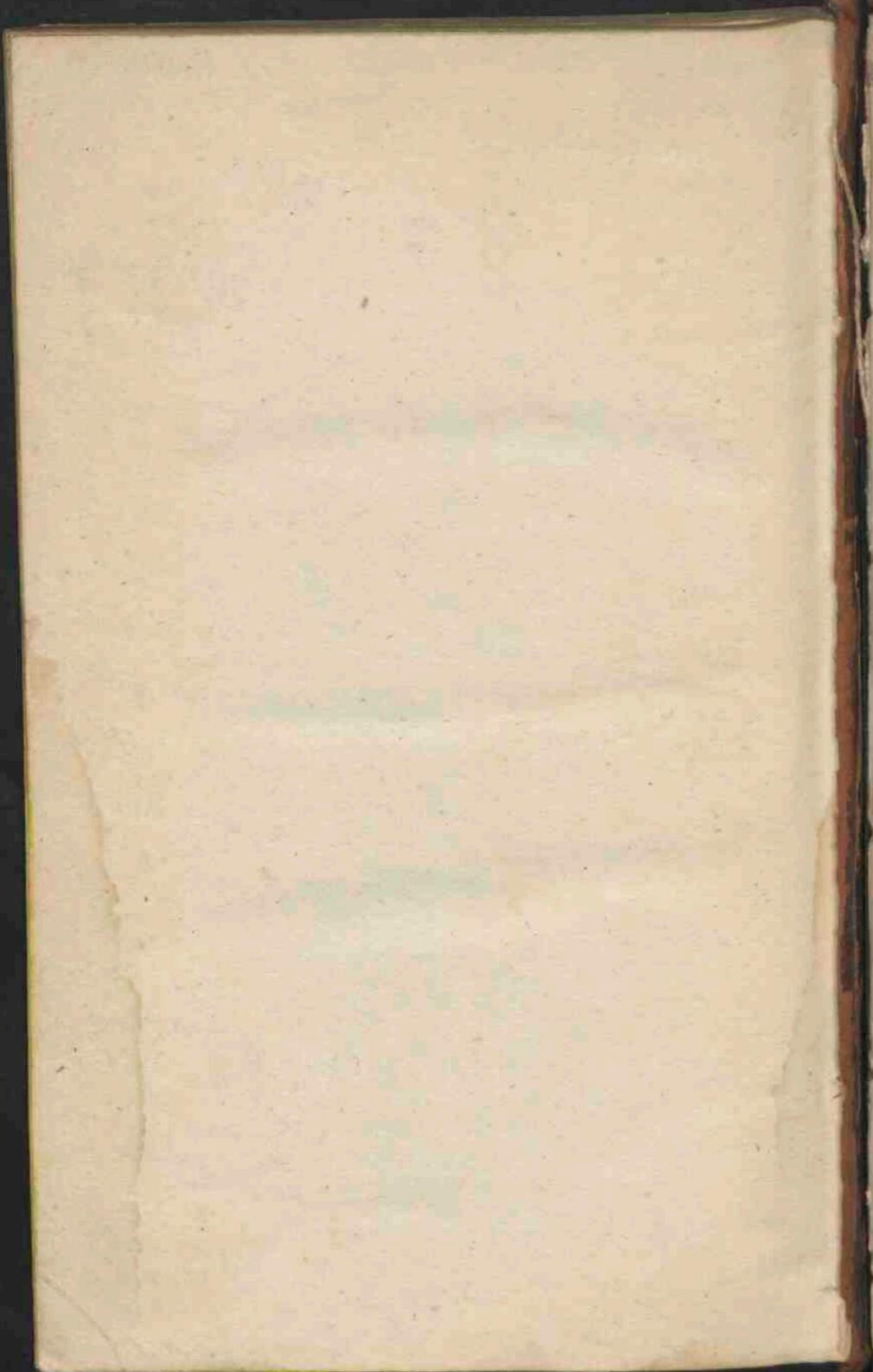


D5085g-G

T. 2414-F

2g1499





RMS | 537 | 072

3rd.

HYS

now

